

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MADAME ROLAND

(SUITE)



VANON PHILIPON a dix-huit ans; cette belle jeunesse dans sa première fleur menace tout à coup de se flétrir à jamais. La petite vérole vient l'atteindre. La seule impression qu'elle garde de ce temps de maladie est celle de la tendresse intrépide de ses parents, et surtout de l'ardente et incessante sollicitude de sa mère.

« Elle n'avait jamais eu la petite vérole, non plus que mon père; l'un et l'autre n'auraient pas laissé passer un jour sans baiser mon visage malade, que

» je voulais leur dérober. »

Heureusement le mal est bénin; il décroît et disparaît sans rien ôter même à la fraîcheur de ce jeune visage. L'air de la campagne est ordonné à la convalescente. Elle va le respirer au château de Fontenay, auprès du grand-oncle et de la grand'tante Besnard qui, chaque année, y passent la belle saison. Ce château a pour propriétaire le sieur Haudry, fils d'un défunt fermier général, dont il dépense magnifiquement les millions en profusions et en libéralités de tout genre. Riche en beaux domaines, il réside d'habitude dans sa terre de Soucy, voisine de

là, et loge gratuitement à Fontenay divers hôtes, entre autres les Besnard. Ils n'y sont pas d'ailleurs les premiers venus. Madame Besnard, alors qu'elle n'était encore qu'une demoiselle Rotisset, en butte, comme ses sœurs, aux rigueurs de la fortune adverse, a régi, en qualité de gouvernante, la maison d'Haudry le père. C'est là qu'elle a connu, qu'elle a épousé M. Besnard, qui, de son côté, y remplissait les fonctions d'intendant. Ce mariage, considéré comme une mésalliance — car les demoiselles Rotisset étaient filles de bons commerçants — a fait rougir la sœur aînée, madame Philipon; mais elle avait grand tort en cela. Jamais deux cœurs honnêtes ne furent mieux assortis, ni mieux unis dans la pratique du bien. La société de ces vieux parents, un logement agréable, la jouissance d'un parc, dont l'aspect un peu négligé ne lui en plait que davantage, rendent le séjour de Fontenay charmant à leur petite-nièce. Pourtant sa susceptibilité bourgeoise y trouve encore occasion de se froisser. Haudry est veuf; sa belle-mère et sa belle-sœur, qui habitent avec lui, font les honneurs de sa maison. D'un château à l'autre, on échange des visites; mais ces visites n'ont pas lieu tout à fait sur le pied de l'égalité.

« J'entraîs sans nul plaisir dans le salon où madame Pénault et sa fille nous recevaient avec la plus grande politesse, il est vrai, mais qui sentait la supériorité... Il arriva une fois à madame Pénault de nous inviter à dîner; je ne fus jamais plus étonnée que d'apprendre que c'était non pas avec elle, mais à l'office. Je sentais bien que M. Besnard y ayant fait autre-

» fois son rôle, je ne devais pas, par égard pour
 » lui, paraître mécontente de m'y trouver; mais
 » je jugeais aussi que madame Pénault devait
 » arranger les choses différemment, et nous
 » épargner cette politesse malhonnête. »

Manon Phlipon n'admettait pas de supérieurs, mais admettait des inférieurs, et s'en tenait volontiers à distance. C'est assez généralement ainsi qu'on entend l'égalité.

La voilà donc assise à la table des gens de service. Ce n'était pas, à la vérité, la table des domestiques proprement dits, mais celle des *officiers*. Elle y est accueillie avec la plus grande courtoisie. Femmes de chambre et valets de chambre, M. le *Maitre*, M. le *Chef*, avec l'épée au côté, s'efforcent à l'envi, par la toilette, par les manières, par la conversation, de singler en tout les seigneurs du logis.

« J'aperçus un nouveau monde, dans lequel
 » je trouvais la répétition des préjugés, des vices
 » et des sottises d'un monde qui ne valait guère
 » mieux, pour paraître davantage. »

Un certain nombre d'années plus tard, la petite bourgeoise, qu'on faisait ce jour-là dîner à l'office, régnait au Ministère de l'Intérieur comme femme de Roland. Elle se voit accoster avec respect au passage, par un homme qui sollicite modestement quelques instants d'audience du Ministre : c'était Haudry. Revanche d'aujourd'hui contre hier, produite comme beaucoup d'autres par le caprice des révolutions. Celle-là du moins n'avait rien de sanglant.

La jeune habitante de la Cité, comme on l'a vu, avait, depuis sa naissance, vécu dans une sorte de réclusion. Sa mère juge à propos enfin de l'en faire un peu sortir; mais les salons qui lui sont ouverts ne peuvent lui donner qu'une pauvre idée des plaisirs de la société. Partout on n'y rencontre qu'une imitation maladroite des goûts et des manières du grand monde. Là, chez de vieilles cousines de Sophie, ce sont des prétentions risibles à la gentillesse dont les habitués sont tout imprégnés; ici, des concerts d'amateurs; ailleurs des soirées littéraires, dont une seule suffit à rassasier sa curiosité. Petits poètes, petits vers, femmes auteurs, médiocrités vaniteuses, en forment les éléments. Le local affecté à ces réunions, situé à un troisième étage, éclairé par d'ignobles chandeliers et meublé de chaises de paille, est à l'avenant du reste. Le génie, dira-t-on, n'a pas besoin de luxe. Il est vrai; mais hélas! le génie ne fréquente pas ces lieux. Oh! que Manon est bien mieux dans son petit coin du quai de l'Horloge! — Deux fois on la conduit au spectacle: elle entend un opéra insignifiant; elle voit à la Comédie-Française représenter *l'Écossaise*, de Voltaire; et là non plus elle ne désire pas retourner.

Qu'a-t-elle besoin d'ailleurs d'aller au dehors s'intéresser aux scènes et aux héros des pièces de théâtre? Tous les jours se joue pour elle au

logis une petite comédie d'un intérêt bien autrement vivant.

« Du moment qu'une jeune fille atteint l'âge
 » qui annonce son complet développement » — dit-elle poétiquement — « l'essaïm des pré-
 » tendants s'attache à ses pas comme celui des
 » abeilles bourdonnant autour de la fleur qui
 » vient d'éclorre. »

Manon Phlipon accomplissait à peine sa quinzième année que déjà cet essaïm bourdonnait autour d'elle. Maintenant elle a dix-huit ans; elle nous a dépeint son extérieur; fille unique d'un artiste renommé, elle passe pour avoir une jolie dot: les soupirants se multiplient. Elle fait défiler en partie devant nous cette armée de prétendants, plus nombreux que ceux de Pénélope. Deux de ses vieux professeurs ont timidement ouvert la marche: ils y ont gagné d'être les premiers éconduits. Manon Phlipon n'est pas pressée; elle a le droit et prend le temps de choisir. Musiciens, peintres, littérateurs, avocats, marchands, se succèdent. Il n'est pas jusqu'au boucher de la maison qui ne s'en mêle. Oui, le boucher, veuf et riche, non content de servir à sa boutique la jeune ménagère plus vite et mieux qu'aucune autre pratique, se place avec intention sur son passage, en habit noir, en cravate blanche, et salue profondément sa mère. Chaque fois qu'une demande nouvelle arrive au père de Manon, il la remet à sa fille. Manon rédige la réponse, qu'il copie ensuite fidèlement.

« Je lui faisais congédier les demandeurs avec
 » dignité », dit-elle, « sans espoir et sans offense. »

Le père et la fille s'amusaient de ce jeu. Gratien Phlipon néanmoins eût volontiers donné sa voix à quelques-uns des candidats: c'étaient les plus riches. Il désirait voir sa fille se marier dans le commerce, qu'il estimait particulièrement comme conduisant mieux qu'aucune autre profession à la fortune; mais le commerce était précisément celle que la jeune aristocrate d'intelligence avait le plus en horreur. Elle y voyait toutes les facultés de l'esprit converger vers un seul but: le *lucre*; et cette idée révoltait sa fierté. Le père, qui n'a pas vécu comme elle avec les héros de Plutarque, s'étonne de sa répugnance. Il l'admet toutefois pour quelques spécialités; mais l'état de l'élégant joaillier, par exemple, où l'on ne touche que de belles choses sur lesquelles on fait de gros gains, n'est-il pas charmant?

Les entretiens de la jeune fille avec ses parents roulaient souvent sur ce sujet, sans amener de conclusion. Deux hommes pourtant sont sur le point de conquérir de sa part quelque sympathie: un littérateur et un médecin. Plus tard, on découvrira que le littérateur n'est qu'un coureur de dot: il sera congédié. Quant au médecin, l'affaire, conduite par les soins d'une amie commune, va plus loin et se noue. L'entrevue officielle a lieu; tout semble marcher vers la

réussite, quand la manière maladroite dont le père s'y prend pour obtenir sur le compte de son futur gendre un supplément d'informations offense celui-ci, et brouille les choses. Manon n'en exprime pas un bien grand regret, et d'après le portrait qu'elle nous fait du docteur Gardanne, nous ne pensons pas, à vrai dire, qu'elle dût en éprouver beaucoup. La mère n'en ressent pas davantage; elle avait cru reconnaître chez le futur une humeur impérieuse qui l'effrayait pour le bonheur de sa fille. Celle-ci, dans son inexpérience, ne se préoccupait guère de ce point. La profession de médecin, qui suppose toujours un certain degré d'intelligence et de savoir, lui convenait. C'était là ce qu'elle désirait par dessus toute chose dans l'homme qui devait être le compagnon de sa vie. Quant au reste, les défauts de caractère, elle comptait les neutraliser par un grand attachement à ses devoirs; l'extérieur, elle en faisait peu de cas. Le docteur, sous ce rapport, il faut l'avouer, n'était rien moins que séduisant. A cette époque, le costume propre aux médecins comportait encore la perruque obligatoire :

« Je n'ai su en aucun temps de ma vie » — dit Manon — « me représenter l'amour en perruque. »
 » Gardanne avec ses trois marteaux, son air
 » doctoral, ses sourcils noirs très rapprochés,
 » avait l'air beaucoup plus propre à conjurer la
 » fièvre qu'à la donner. »

Le médecin écarté, le bijoutier revient sur l'eau. C'est un homme estimable, d'un caractère très doux. Il n'est pas à la hauteur de Manon, mais sa femme régnera dans le ménage; elle sera maîtresse absolue d'elle-même et de lui. Tels sont les arguments que la mère cherche vainement à faire valoir auprès de sa fille; la fille y ferme l'oreille. Ce qu'elle veut dans un mari, sans doute, ce n'est pas un maître, mais ce n'est pas non plus un enfant à conduire : c'est un guide et un appui. La mère l'exhorte encore à n'être pas si difficile. L'honnête commerçant ne répond pas en tout à son idéal, mais il la chérira et la rendra heureuse. — Oui, d'un bonheur comme le vôtre! s'écrie Manon. Ce mot qui lui échappe, frappe la pauvre femme au cœur. Elle se tait, et la cause du bijoutier est abandonnée.

Jamais Manon ne manquait d'ordinaire au respect filial envers son père présent ou absent; mais elle ne voyait que trop les changements survenus dans le tranquille intérieur du quai de l'Horloge. La paix domestique n'y existait plus. Gratien Phlipon, rude maintenant envers sa femme, moins prévenant même pour sa fille, allait chercher au dehors des plaisirs que le travail et la famille ne lui offraient pas. Le temps passé en joyeuse compagnie, au café et, pis encore, au jeu, empiétait de jour en jour sur celui qu'il donnait à l'un et à l'autre. La vogue se retirait de son atelier, où on ne le trouvait plus; son talent même déclinait. Possédé toujours de l'am-

bition de faire fortune, il s'était jeté dans ce commerce de bijoux qu'il aimait, et auquel il croyait se connaître. Il n'y trouve que des pertes. Rien ne paraissait encore en public; mais la gêne, résultat de l'inconduite, remplaçait l'aisance dont la famille Phlipon avait joui jusqu'alors.

Un autre sujet de tristesse venait parfois ser- rer le cœur de Manon, sans qu'elle-même s'en rendit bien clairement compte. La santé de sa mère s'altérait d'une manière insensible, mais continue. Aucun danger ne semblait imminent, pourtant ses forces diminuaient. Elle ne se plaignait jamais. Un jour seulement, pressant Manon de ne pas achever sa vingtième année sans faire choix d'un mari, elle lui laisse entrevoir la possibilité de n'avoir bientôt plus de mère. L'explosion de douleur que provoque cette insinuation l'effraie; elle se hâte de rassurer sa fille par un sourire. Manon se rassure en effet; mais de vagues pressentiments l'agitent jusque dans ses rêves. Elle en fait un affreux qui lui montre le corps de sa mère retiré de l'eau. Deux jours après, elle va voir sœur Agathe à son couvent. Sa mère, se sentant fatiguée, lui donne la fidèle bonne du logis pour l'accompagner. Tourmentée sans savoir pourquoi d'une étrange inquiétude, elle abrège sa visite, et revient. A sa porte, une voisine lui apprend que sa mère, durant cette courte absence, a été atteinte d'un mal subit. Elle court, elle vole. Sa mère, étendue dans un fauteuil, l'entend et l'aime toujours, mais ne peut plus exprimer ni ses pensées ni son amour. Une paralysie générale l'a frappée. Tout ce que la tendresse et le désespoir peuvent donner d'énergie est mis en œuvre par Manon pour arracher à la mort cette mère adorée, l'âme de son âme, la vie de sa vie. Vains efforts! A la vue des derniers sacrements qu'on apporte, elle ne peut en croire ses yeux. Une crise de nerfs la saisit; on l'enlève à cette scène lugubre. Quand elle revient à elle, le dernier soupir est exhalé.

Le récit de cette mort et de cette douleur, dont nous ne donnons ici qu'une faible idée, est touchant pour tout le monde; il émeut profondément ceux qui ont assisté aux moments suprêmes d'un être chéri. Les émotions terribles de cette fille désolée sont en raison même de sa forte nature, et se manifestent par d'effrayantes convulsions. Ses bons parents Besnard la font porter chez eux. Elle y est entourée des soins les plus tendres, les plus attentifs. Elle a encore une famille, elle peut encore se sentir aimée : mais sa mère n'est pas là! Elle passe quinze jours entre la vie et la mort. La force de la jeunesse l'emporte enfin sur celle du mal; néanmoins elle reste encore indifférente à tout, la pensée absente, l'œil sec. — Une lettre de Sophie lui est remise. Elle la lit, elle pleure : elle est sauvée!

Les jours heureux de Manon Phlipon sont finis. Ils disparaissent avec la plus grande affec-

tion de son cœur, dans la tombe de sa mère. Elle aborde les amertumes de la vie, laissant derrière elle son riant passé d'enfance et de première jeunesse, si doucement écoulé entre les jouissances élevées de l'étude et cette affection sans égale, que rien ne remplacera pour elle sur la terre.

Pourtant à ce cœur brisé il reste encore un lien puissant ici-bas : n'a-t-elle pas un père ?

Hélas ! dans l'affliction qui leur est commune, mais qu'il n'éprouve que modérément, ce père ne trouve pas d'autres paroles de consolation à lui dire que celles-ci : « puisqu'il lui fallait perdre l'un des auteurs de ses jours, son éducation et, par suite, la tâche de sa mère étant achevée, il valait mieux que le ciel lui eût laissé celui des deux qui pouvait être utile à sa fortune. »

La fortune ! — C'était bien là ce qui occupait l'esprit de Manon ! Nous savons d'ailleurs comment le père de famille, écarté du droit chemin, travaillait à l'acquisition de cette fortune qu'il poursuivait de ses rêves.

L'argumentation essentiellement pratique de Gratien Phlipon n'a donc pas auprès de sa fille le meilleur succès possible.

« Je mesurai pour la première fois peut-être », — dit-elle — « tout ce qui se trouvait entre mon père et moi... Je me trouvais tout à fait orphelin... Je retombai dans l'état du plus violent désespoir. »

Cependant elle voit autour d'elle la tristesse de ses plus chers parents, les pleurs d'une jeune cousine, amie dévouée qui a tout quitté pour venir veiller jour et nuit à ses côtés ; l'impression qu'elle en reçoit exerce sur elle une influence salutaire. Son cœur n'est pas ingrat ; pour reconnaître leur tendresse et leurs soins, elle s'efforce de vivre.

Elle vivra ; mais sa vie reste encore une vie automatique. Absorbée dans sa morne désolation, elle ne voit, elle ne sent rien, pour ainsi dire, de ce qui est en dehors de là. Un ecclésiastique, ami de son oncle Bimont, entreprend de la tirer de cet état de torpeur douloureuse.

« L'abbé Legrand eut l'esprit de juger qu'il fallait beaucoup me parler de ma mère pour me rendre capable de songer à autre chose ; il m'entretint d'elle, et m'amena insensiblement à des réflexions, à des idées, qui, sans lui être étrangères, éloignaient la considération habituelle de sa perte. Dès qu'il me crut en état de jeter les yeux sur un livre, il m'apporta l'*Héloïse* de J.-J. Rousseau, et sa lecture fut véritablement ma première distraction. J'avais vingt et un ans ; j'avais beaucoup lu ; je connaissais un assez grand nombre d'écrivains, historiens, littérateurs et philosophes ; mais Rousseau me fit alors une impression comparable à celle que Plutarque m'avait faite à huit ans. »

L'emploi de ce dernier moyen paraît étrange, surtout de la part d'un homme d'Eglise. Remède héroïque tenté dans un cas désespéré, il réussit. La mère de Manon, qui lui avait laissé lire tant de choses, semblait avoir toujours tenu avec intention les écrits de Rousseau à l'écart de sa fille. Peut-être pensait-elle que, par leur éloquence passionnée, ils offraient plus de périls que d'autres aux esprits jeunes et inexpérimentés. Quoi qu'il en soit, cette lecture produit sur la malade un ébranlement qui l'arrache à l'égoïsme de la douleur. Son intérêt se reporte sur d'autres personnages qu'elle-même, sur d'autres situations que la sienne ; situations fausses et personnages imaginaires, il est vrai, mais qui servent de transition pour la rattacher au monde des vivants.

Manon rentre au logis paternel, et n'y trouve d'abord qu'un vide affreux. Cependant, elle a des devoirs à remplir ; elle les remplit. C'est sur elle seule que roule maintenant la conduite du ménage ; mais les soins domestiques lui réclament peu de temps.

« Je n'ai jamais compris » — observe-t-elle — « qu'ils puissent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelque considérable que soit sa maison... Lorsque ces soins m'occupaient davantage, ils ne me prenaient guère plus de deux heures par jour... J'ai vu ce qu'on appelle de bonnes femmes de ménage, insupportables au monde et même à leur mari par une précaution fatigante à leurs propres affaires... Je veux qu'une femme tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfants, ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses moments, qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur comme par les grâces de son sexe. »

De ces femmes aimables et sensées, qui gouvernent simplement leur maison, sans qu'on s'en aperçoive que par le bien-être qui en résulte pour tout ce qui les entoure, les étrangers ne savent pas combien il s'en trouve en France et particulièrement à Paris, où la seule Parisienne pour eux est l'être futile, voué à la vie de plaisirs, que leur présentent nos romans et nos pièces de Théâtre.

Triste, mais calme, dans l'isolement de cœur qu'elle a retrouvé au foyer de famille, Manon retourne à ses occupations studieuses. Elle lit les *Orateurs sacrés*, jusqu'alors peu connus d'elle. Ce n'est pas tout, elle-même écrit un sermon auquel applaudit en riant l'abbé Bimont. Écrire devient un besoin pour elle. Les pensées, les réflexions qui exercent l'activité de son esprit, à qui les communiquer ? Elle les épanche sur le papier, ce muet confident des âmes solitaires. Mais dans ses intentions, le confident doit en garder soigneusement le secret, et ne pas

les étaler sous d'autres yeux que les siens. Ainsi se forment sous sa plume quelques cahiers qu'elle intitule *Œuvres de loisir et Réflexions diverses*, dont le contenu n'est qu'un entretien avec elle-même. Recueillis néanmoins après sa mort par des amis, ils ne sont pas restés inconnus du public. Dans ce travail, son talent de rédaction se perfectionne de plus en plus. On sait comment plus tard elle l'employa, d'une manière active et plus ou moins cachée, au service de Roland, et, en dernier lieu, durant ses deux ministères, sans que lui-même, pour ainsi dire, s'en aperçût jamais.

« Durant douze années de ma vie » — dit-elle, « j'ai travaillé avec mon mari comme j'y mangeais, parce que l'un m'était aussi naturel que l'autre. Il finissait souvent par se persuader que véritablement il avait été dans une bonne veine, lorsqu'il avait écrit tel passage qui sortait de ma plume... »

Bien en prenait à Manon de savoir se suffire à elle-même; son père vivait plus que jamais hors de chez lui. — « Il se ruinait à petit bruit, » dit-elle. Aux heures qu'elle n'employait pas à lire ou à écrire, le travail des mains lui venait en aide. La bonne du logis était sa seule compagne. Elle nous en fait le portrait :

« Ma bonne était une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre et alerte, vive et gaie, qui m'aimait beaucoup, parce que je lui rendais la vie douce; elle m'accompagnait toutes les fois que je sortais sans mon père; et mes courses se bornaient à la demeure de mes grands parents et à l'église. »

Au terme de ses *Mémoires*, rejetant un dernier coup d'œil en arrière, madame Roland donne encore un souvenir attendri à cette humble amie de ses jeunes années :

« Ma vieille bonne, appelée *Mignonne*, qui mourut chez mon père, expirant dans mes bras avec sérénité, en me disant : — Mademoiselle, je n'ai jamais demandé qu'une chose au ciel : c'est de mourir auprès de vous. »

Cependant, des marques d'intérêt sincère lui étaient venues de divers côtés, à propos de la mort de sa mère, et du danger qu'elle-même avait couru de la suivre au tombeau. Aucune ne la touche plus que les visites de M. de Boismorel. Il ne l'avait pas vue depuis huit ans. Il retrouve maintenant en elle, au lieu de la jolie enfant qui faisait la joie de la bonne maman Phlipon, une âme éprouvée par la douleur et une intelligence supérieure mûrie par une culture assidue. Un jour, en l'absence de Manon, le vaniteux Phlipon donne en communication, de son autorité privée, à M. de Boismorel les cahiers de la jeune fille. Vivement contrariée d'abord, elle ne tarde pas néanmoins à pardonner cette indiscrétion, qui lui vaut un redoublement d'estime de la part de l'homme distingué qui se fait son ami. Des relations suivies se nouent entre eux. M. de Boismo-

rel ouvre sa bibliothèque à Manon Phlipon; il l'encourage, il l'exhorte à suivre la carrière des lettres. Manon ne veut à aucun prix, nous le savons, être auteur; elle lui répond par quelques vers, dont le mérite poétique n'a rien de saillant, mais qui ont celui du bon sens. Après avoir dit que les Dieux — dans le XVIII^e siècle on se servait encore beaucoup des Dieux — réservent aux hommes les grands talents qui mènent à la renommée, et ne demandent aux femmes que des vertus (excusez du peu!) elle termine ainsi :

« Jouissez du bien d'être admis
» A toutes les sortes de gloire,
» Pour nous le temple de Mémoire
» Est dans le cœur de nos amis. »

Le temps ne vint en rien modifier son opinion sur ce point. Bien des années après, mariée et mère de famille, elle finissait ainsi une lettre écrite à son savant ami Bosc, et qui traitait du même sujet : « Faire le bonheur d'un seul et le lien de beaucoup par le charme de l'amitié, de la décence : je n'imagine pas un sort plus beau que celui-là. »

M. de Boismorel engage le père et la fille à venir au Petit-Bercy passer une journée à sa maison de campagne, où ils trouveront avec lui pour les recevoir, sa mère et sa femme. Manon n'a pas oublié sa visite d'autrefois à la rue Saint-Louis; revoir madame de Boismorel n'est nullement dans ses désirs. Cependant la voilà en sa présence. Le ton et la manière d'être de la vieille dame n'ont pas sensiblement changé, mais l'accueil fait à la jeune personne est tout différent, — ce qui paraît assez naturel, — de celui dont la rancunière enfant avait gardé un si fâcheux souvenir :

« Comme elle est bien, votre chère fille, mon sieur Phlipon! Mais savez-vous que mon fils en est enchanté? Dites-moi donc, mademoiselle, ne voulez-vous point vous marier? — D'autres y ont déjà pensé pour moi, madame, mais je n'ai encore trouvé aucune raison de me déterminer. — Vous êtes difficile, je le crois. N'auriez-vous point de répugnance pour un homme d'un certain âge? — La connaissance que j'aurais d'une personne pourrait seule motiver le goût, l'éloignement ou l'exception. — Ces sortes de mariage ont plus de solidité. Un jeune homme échappe souvent lorsque l'on croit se l'être attaché. — Et pourquoi, ma mère, dit M. de Boismorel qui venait d'entrer, ne voudriez-vous pas que mademoiselle eût la fiancée de » le captiver tout entier? — Elle est mise avec goût, dit madame de Boismorel à sa bru. — Ah! très bien, et avec une décence! répliqua la jeune femme avec ce ton de suavité qui n'appartient qu'aux dévots, car elle était de leur classe, et ses petits papillons sur son agréable visage de trente-quatre ans en étaient l'étiquette. Quelle différence, continua-t-elle,

» de ce frater des plumes des têtes folles ! Vous
 » n'aimez pas les plumes, mademoiselle ? — Je
 » n'en porte jamais, madame, parce que fille
 » d'artiste, et sortant à pied, elles me paraîtraient
 » annoncer une fortune que je n'ai pas. — Mais
 » dans une autre situation, en porteriez-vous ? —
 » Je l'ignore ; j'attache peu d'importance à ces
 » détails ; je ne les mesure pour moi que par les
 » convenances, et je me garde bien de juger
 » personne sur les premiers aperçus de la toi-
 » lette. » — Le mot était sévère ; mais je le pro-
 » nonçai avec tant de douceur, que la pointe en
 » était émue. Philophe ! dit la jeune
 » femme avec un soupir. »

Dans chacune de ses phrases, la fille du gra-
 veur semble en effet donner une leçon à ses in-
 terlocutrices. La vieille madame de Boismorel,
 de même que dans sa première conversation
 avec elle, pourrait dire encore ici : comme c'est
 sentencieux !

Somme toute, cette journée que redoutait
 Manon Phlipon se passe fort bien. Elle n'em-
 porte de la maison des Boismorel qu'une agréable
 impression. Une autre fois elle y dine ; au diner
 succède une soirée. Quoique supérieur à tout ce
 qu'elle a connu jusqu'alors, le monde qu'elle y
 voit lui offre peu de charmes. Décidément, elle
 ne se trouve à l'aise qu'au logis. M. de Boismo-
 rel continue à seconder autant qu'il est en lui
 ses goûts intelligents et cherche à lui procurer
 les plaisirs qui s'y rapportent. Un jour, c'est une
 séance de l'Académie française : on lui montre
 d'Alembert ; elle trouve qu'il vaut mieux lire les
 philosophes que les voir ; elle entend Delille ré-
 citer ses vers, et trouve aussi qu'il vaut mieux
 lire les poètes que les écouter. Un autre jour,
 c'est une promenade en quelque lieu intéressant.
 Cette amitié à la fois sérieuse et complaisante
 est une grande douceur dans sa vie. De son
 côté, M. de Boismorel voit en elle une personne
 sûre, en qui il peut se confier. Il a un fils unique,
 jeune homme de dix-sept ans, dont il soigne et
 dirige lui-même l'éducation avec amour ; il l'a-
 mène souvent chez les Phlipon, et se complait
 à le rapprocher de Manon. On pourrait même
 croire que, malgré la disparité d'âge et de condi-
 tion, quelque pensée vague d'union entre les
 deux jeunes gens flotte dans son esprit. Mais ce
 fils, entraîné par de mauvais exemples, se laisse
 détourner de l'étude, et n'y apporte plus la même
 application et le même goût. Le père voudrait
 que quelque sage conseil, tracé par une main
 inconnue, vint l'y ramener, et faire sur lui, par
 cette mystérieuse intervention, une impression
 plus vive. C'est de Manon Phlipon qu'il réclame
 ce service. Manon s'étonne ; elle ne peut accepter
 une tâche qu'elle juge au-dessus de ses forces.
 M. de Boismorel insiste ; elle cède, elle écrit. Son
 éloquence persuasive ne reste pas sans effet. Le
 jeune homme fort intrigué cherche qui peut lui
 parler ainsi. Il s'enquiert auprès de Duclos et

d'autres personnages liés avec son père, sur les-
 quels se portent ses soupçons. Il ne découvre
 rien, mais revient à une vie un peu plus régu-
 lière.

Les rapports de Manon Phlipon avec cette fa-
 mille ne sont pas de longue durée. Une mort im-
 prévue vient frapper M. de Boismorel, dont la
 perte est pour elle la cause de longs et sincères
 regrets. Le fils remet à M. Phlipon les lettres de
 Manon trouvées dans les papiers du défunt, entre
 autres, la fameuse lettre anonyme. Il a reconnu
 la main qui l'a tracée, et sait maintenant quel en
 est l'auteur. C'est d'un air dédaigneux et vexé
 qu'il la lui restitue, d'où Manon conclut qu'il
 n'est qu'un sot. Peut-être n'a-t-elle pas tort.

Manon Phlipon est encore dans toute la fleur
 de la jeunesse, mais les conditions de sa vie ont
 changé. La foule des soupirants ne suit plus ses
 pas ; en revanche, des hommes d'âge et d'esprit
 mûrs se sentent attirés vers elle par une sym-
 pathie qu'éveillent en eux ses qualités excep-
 tionnelles d'intelligence et de caractère. Elle
 nous donne leur portrait. Un seul arrêtera ici
 notre attention ; il y a droit plus qu'aucun autre.
 Il se présente à Manon sous des auspices parti-
 culièrement favorables : il vient d'Amiens et lui
 apporte une lettre de Sophie, qui débute ainsi :

« Cette lettre te sera remise par le philosophe
 » dont je t'ai fait quelquefois mention, M. Ro-
 » land de la Platière, homme éclairé, de mœurs
 » pures, à qui l'on ne peut reprocher que sa
 » grande admiration pour les anciens aux dé-
 » pens des modernes qu'il déprécie, et le faible
 » d'aimer trop à parler de lui. »

« — Ce portrait est moins qu'une ébauche —
 observe celle qui, quelque temps après, allait
 être madame Roland. — « Mais le trait se trou-
 » vait juste et bien choisi.

» Je vis un homme de quarante et quelques
 » années, haut de stature, négligé dans son at-
 » titude, avec cette espèce de raideur que donne
 » l'habitude du cabinet ; mais ses manières
 » étaient simples et faciles, et sans avoir le fleuri
 » du monde, elles alliaient la politesse de
 » l'homme bien né à la gravité du philosophe. De
 » la maigreur, le teint accidentellement jaune,
 » le front déjà peu garni de cheveux et très dé-
 » couvert, n'altéraient point des traits réguliers,
 » mais les rendaient plus respectables que sé-
 » duisants. Au reste, un sourire fin et une vive
 » expression développaient sa physionomie et
 » la faisaient sortir comme une figure toute nou-
 » velle, quand il s'animait dans le récit, ou à
 » l'idée de quelque chose qui lui fût agréable. »

Nous n'avons rien retranché de ce passage, qui
 met devant nos yeux l'homme dont Manon Phli-
 pon devait partager, ou plutôt faire la destinée.
 Roland est l'un des hommes marquants de l'é-
 poque révolutionnaire, et de ce groupe des Gi-
 rondins qui fondèrent la République de 92 pour

en devenir bientôt après les victimes; mais qu'eût-il été sans l'Égérie qui l'inspirait?

Au moment même où sa plume vient de tracer ce portrait, l'auteur est de nouveau interrompu. On vient lui apprendre que son nom est compris dans l'acte d'accusation de Brissot et de ses collègues.

« Je vais expédier ce cahier, quitte à suivre sur un autre si l'on m'en laisse la faculté. — Vendredi, 4 octobre, anniversaire de ma fille qui a aujourd'hui douze ans. »

Telle est la note qu'elle ajoute à celle de cette interruption.

Elle revient ensuite à Roland, et aux premiers temps de leur connaissance. Il lui faisait de rares visites, mais ces visites étaient longues.

« Sa conversation instructive et franche ne m'ennuyait jamais, et il aimait à se voir écouter avec intérêt, chose que je savais fort bien faire. »

Savoir écouter : talent précieux, presque entièrement perdu chez les hommes de nos jours, plus occupés d'imposer leur opinion que de connaître celle des autres, et que feu M. Dupanloup, dans son excellent opuscule intitulé *Femmes savantes et Femmes studieuses*, recommande avec tant de raison aux jeunes filles d'acquérir, pour être dans le monde essentiellement aimables à tous et utiles à elles-mêmes.

Roland s'éloigne; il va faire un voyage en Italie. A son départ, il donne à Manon Phlipon une marque de haute estime dont elle est profondément touchée : il lui confie ses manuscrits, et la laisse libre d'en disposer à son gré, dans le cas où il rencontrerait malheur en chemin.

Quant à elle, sa vie continue à couler dans les mêmes occupations uniformes et paisibles. L'Académie de Besançon met au concours la question de savoir *Comment l'Éducation des femmes peut contribuer à rendre les hommes meilleurs*. Le sujet la séduit; elle entreprend de le traiter. Elle écrit un discours, puis l'épluche et le critique comme pourrait le faire le plus sévère des juges. Tandis que la fille s'absorbe ainsi dans l'étude, le père travaille toujours à sa ruine. Par déférence filiale, elle n'a rien réclamé de lui après la mort de sa mère, et subvient autant que possible, à force d'économie, à la gêne croissante de leur petit ménage. Depuis qu'elle a laissé derrière elle ses souvenirs d'enfance, elle n'a plus parlé de sa parenté; on le regrette. On eût voulu revoir encore la bonne-maman Phlipon, la tante Angélique, les Besnard, tous ces braves cœurs avec qui elle nous a fait faire connaissance. Son cher petit oncle Bimont, comme elle l'appelle, est le seul membre de sa famille qu'elle mentionne encore quelquefois. Il est monté en grade; il est chanoine à Vincennes, et réside au château, où logent avec lui, non compris les prisonniers, six cents habitants, soit en raison de leurs fonctions, soit par faveur du gouvernement. Sa nièce vient l'y visiter, et passe auprès de lui des heures dont elle aime à se retracer le souvenir. — « Le réduit canonical de mon oncle était fort joli » — dit-elle; — « la promenade charmante, sa société douce. »

APHÉLIE URBAIN.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

PARIS INCONNU

LES MERVEILLES DE LA CHARITÉ

PAR M. LÉONCE DE LA RALLAYE

Prix : 1 f. 50; 1 f. 75 franco.

Oui, il existe un Paris inconnu : cette ville, qu'on est tenté de maudire, à cause du scandale de ses livres, de ses journaux, de ses exemples; cette même ville est la mère des œuvres les plus touchantes et les plus ingénieuses, inspirées par le Dieu qui est charité, et dédiées à toutes les

misères, aux plus effroyables, aux plus repoussantes. Déjà, M. Maxime Ducamp, dans des articles remplis de verve et de feu, a décrit quelques-unes de ces admirables institutions; il a raconté les Petites-Sœurs des Pauvres, les Dames du Calvaire qui soignent les plus terribles plaies, les bonnes religieuses qui se dévouent aux jeunes filles poitrinaires, et voici M. de la Rallaye qui nous offre, à son tour, le portrait fidèle de quelques-unes des bonnes œuvres de Paris, bonnes œuvres qui ne s'affichent pas, qui ne font pas résonner la trompette au coin des

synagogues, pour lesquelles on ne danse guère, mais qui font dans l'ombre un bien immense à beaucoup d'êtres abandonnés. L'auteur raconte avec simplicité, et nous allons le suivre dans son voyage à travers les rues de Paris, à travers les curiosités ignorées de la grande ville.

D'abord, nous montons aux Buttes-Chaumont, et, tout près de là, près de ce jardin, dont les beautés pittoresques ont coûté si cher, se trouve le quartier de la Villette, peuplé de 40,000 habitants et qui ne possède une église que depuis six ans. Nous visiterons un patronage de garçons, organisé par un prêtre qui n'a d'autres ressources qu'une charité inépuisable et qui trouve moyen d'instruire et d'amuser trois cents enfants, lesquels sans lui deviendraient des *voyous*. Sans guide, sans assistance, presque sans local, M. l'abbé Gonin fait beaucoup avec rien.

En descendant de Belleville, nous irons au n° 30 de la rue de Grenelle, chez une vieille femme qui vit pauvrement avec deux orphelines qu'elle a adoptées. Qu'y a-t-il de si curieux? direz-vous. D'abord, cette femme est un prix Monthyon; depuis sa jeunesse, elle est la garde-malade des pauvres : toute jeune, servante dans une famille bourgeoise, elle allait, la nuit, après un long jour de travail, garder les malades abandonnés; plus tard, elle retirait chez elle des infirmes, des vieillards, des veuves chargées d'enfants, elle nourrissait de son travail ces pauvres hôtes; l'Académie lui a donné trois mille francs qui ont, aussitôt, passé en bonnes œuvres. Joséphine vit encore et fait toujours le bien.

Remontons à Montmartre, et, dans ce lieu illustré par le martyre de saint Denis et de ses deux compagnons, nous trouverons, au milieu des souvenirs de tous les âges, une maison des *Auxiliaires du Purgatoire*. Qu'y font-elles? ce qu'elles font partout : elles visitent les malades pauvres, elles s'installent à leur chevet, elles leur rendent les plus humbles offices, et ne réclament de leurs obligés qu'une chose, la permission de leur faire du bien. A Montmartre, elles ont ajouté à leurs œuvres un patronage de filles, qu'elles instruisent et qu'elles assistent. Quant au but de leur institut, elles peuvent amplement l'exercer dans ce lieu plein de terribles et sanglantes réminiscences.

Allons plus loin : « Un ouvrier expulsé de son domicile et qui ne trouve pas à se loger, un petit employé de commerce mis sur le pavé, la victime d'un incendie, un étranger, un provincial, venus à Paris dans l'espoir d'y trouver de l'ouvrage, voilà des personnes qui se trouveront un soir perdues dans cette immense ville et qui ne sauront où passer la nuit. Iront-ils frapper à la porte de quelque garni équivoque et infect? Quel refuge! et d'ailleurs, s'ils ne possèdent pas la mennaie

» indispensable, on leur fermera sans façon la porte sur le nez. Où iront-ils alors? que deviendront-ils? Battront-ils le pavé pour se tenir éveillés durant les longues heures de la nuit?... »

Ils iront frapper à la porte de l'hospitalité de nuit, et quels qu'ils soient, ils seront reçus, ils seront couchés dans un lit propre, on leur donnera au besoin du pain et de la soupe; on ne s'informe pas de leur passé, on leur demande seulement d'observer des mesures de moralité et d'hygiène prescrites par un règlement, et ces prescriptions sont aussi faciles que sages. Peut-on calculer que de crimes, que d'actes de désespoir ont été évités, grâce à cette bienfaisante institution! Elle reçoit, bon an mal an, trente mille malheureux de tout âge, de toute condition, de tout pays; elle se soutient par des dons volontaires; on peut donner de l'argent, des vêtements, du linge, tout est reçu avec bénédictions.

Le travail des femmes est une des préoccupation de tous ceux qui connaissent les pauvres; et qui est plus pauvre qu'une jeune fille, une femme, privée d'appui et n'ayant pour vivre que la plus chétive des industries, la couture ou la broderie? La voyez-vous, cette pauvre créature, allant offrir de magasin en magasin, son aiguille et ses doigts, repoussée à peu près partout, et voyant arriver avec la nuit le désespoir et les funestes tentations? La religion qui pourvoit à tout ce qui sauverait la société, si on la laissait faire, a trouvé des religieuses, filles de dévouement et d'intelligence, qui reçoivent chez elles, pour longtemps ou pour un jour, ces pauvres filles sans ressources et sans asile : elles les abritent, les nourrissent et leur donnent du travail. Que d'âmes ont été sauvées, grâce à ce modeste établissement, qui existe à Auteuil!

A Vaugirard, nous trouvons une œuvre admirable, celle des *enfants infirmes*, soignés par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Figurez-vous, en raccourci, toutes les misères humaines subies par des petits enfants estropiés, bossus, scrofuleux, paralytiques, tous soignés, servis de la manière la plus touchante et la plus efficace par les religieux; tous les jours, il se fait là des actes de charité héroïque, et le plus beau des résultats de ce dévouement, c'est que ces enfants, frappés d'une façon si cruelle, sont gais et heureux.

Le refuge de Châtillon, fondé par une sainte fille, s'ouvre au repentir, aux misères de l'âme; on n'y refuse personne, on y console, on y guérit des plaies morales, on y fait renaitre à la vie des existences brisées et désolées. Ce sont encore des religieuses qui président à cette œuvre de régénération.

Le livre de M. de la Rallaye est digne d'être recommandé; il est sobre, simple et touchant; et sans attaquer personne, il fait voir la beauté, la grandeur de cette religion, que des esprits

dévotés voudraient bannir de la terre. Ces mêmes esprits ne savent quel remède offrir au paupérisme, ils ne savent comment arrêter les crises sociales : on peut leur dire, en leur montrant les œuvres du christianisme : « Venez, voyez et comparez ! » M. B.

LES GRANDES ÉPOUSES

PAR M. DE LESCURE

Volume in-8°, orné de douze portraits gravés.
Prix : 10 fr. broché ; 11 fr. franco.

Ceci est un livre d'étrangères qui pourrait bien devenir un livre de bibliothèque ; les notices qu'il renferme sont, sinon très bien choisies, au moins parfaitement bien dites, intéressantes et curieuses. Parmi les épouses-reines, M. de Lescure a choisi Marguerite de Provence, Anne de Bretagne, Claude de France, Louise de Vaudemont et Marie Leokzinska ; les trois dernières eurent beaucoup à pardonner à leurs maris couronnés, et elles se montrèrent grandes en supportant et en oubliant ; madame de Chantal réalise bien la figure de la femme forte, dévouée à son mari et à tous ses devoirs ; chez la duchesse de Montmorency (Félice des Ursins) la passion conjugale domine toutes les autres affections et Dieu seul remplit le vide causé par la mort tragique de l'époux adoré ; la duchesse de Choiseul endure avec patience une dangereuse rivalité ; elle honore les jours de prospérité de son mari et adoucit les jours d'exil et de revers ; il lui laisse le soin de payer ses dettes, comme le grec Eudamidas à son ami ; madame de Pléon suivit aussi tous les hasards de la vie de son mari et ne put lui survivre ; la princesse de Beauvau fut un type d'amour enthousiaste, et, à sa tendre union avec le prince, il ne manquait que l'espoir d'une réunion éternelle : elle avait l'amour, elle n'avait pas la foi ; madame de la Fayette put donner à un époux prisonnier et malheureux, les plus grands témoignages d'amour ; elle s'enferma avec lui dans une affreuse prison et elle n'en

sortit qu'avec lui ; madame de Lavalette sauva la vie de son mari ; madame Helvétius fut une excellente femme, de qui la vertu et le dévouement ne trouvèrent pas à s'exercer, dans la sphère paisible où elle vécut ; madame de Châteaubriand montra du tact et de la patience dans les absences et les oublis de son illustre mari, mais le mot de grandeur s'applique-t-il bien à ces vertus bourgeoises ?

Là se trouve le défaut du livre de M. de Lescure ; le choix de ses héroïnes était difficile ; il ne les a prises que dans les conditions les plus élevées, parmi celles dont l'histoire est mêlée à l'histoire générale et que des plumes habiles ont célébrées. Dans la classe ordinaire, où on ne trouve guère de biographies, il aurait rencontré de sublimes exemples de foi et d'amour conjugal, rien qu'en consultant les tristes annales de la Terreur ; les unes, comme madame Lefort et une dame Lyonnaise, ont sauvé leur mari en prenant leur place dans les cachots ; d'autres, comme madame Lavergne, femme du commandant de Longwy, l'ont défendu devant le tribunal et ont eu l'honneur d'être condamnées avec lui, on pourrait citer madame Davaut qui accompagna en prison son mari infirme le servit, le consola, le soutint et le suivit à l'échafaud, où, encore la maréchale de Mouchy qui disait : *Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi ; puisque mon mari est condamné, je le suis aussi*, et qui périt en même temps que lui. Et tant d'autres, tant d'autres exemples qui fourniraient à M. de Lescure un second volume, plus curieux et non moins intéressant que le premier.

Les douze portraits qui accompagnent, qui ornent ce volume-ci sont très beaux, et quelques-uns, parmi les modernes, mériteraient bien de figurer dans une nouvelle exposition des portraits du siècle.

Nous recommandons cet ouvrage, non aux jeunes filles, mais à leurs mères, elles goûteront ce travail tout consacré aux vertus féminines, et le liront avec quelque reconnaissance.

M. B.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Paix de Dieu. — Trêve de Dieu.



Une grande plaie du moyen âge était le droit de vengeance privée par les armes : dans toutes les contestations, dans toutes les querelles, on en appelait à la force. Les seigneurs féodaux étaient

perpétuellement en guerre, soit pour défendre leurs droits ou soutenir leurs prétentions, soit pour agrandir leurs domaines. Les décisions de ceux qui rendaient alors un semblant de justice étaient rarement respectées ; c'était toujours la force qui décidait. De là, des troubles, des violences et des luttes armées qui engendraient de déplorables calamités.

Le clergé s'émut de cette situation, et plu-

sieurs conciles se réunirent (1) pour mettre un terme aux brigandages qui résultaient des guerres privées. Une grande famine ayant désolé pendant trois années consécutives une partie de l'Occident (1030 à 1033), les évêques profitèrent de la terreur superstitieuse qui s'était emparée des esprits pour prêcher la paix et la pénitence au nom du Seigneur, et la *Paix de Dieu* fut acclamée par le peuple (1034). On lui donna ce nom parce que Dieu, disait-on, avait fait entendre sa voix sur la terre, et qu'il avait ordonné lui-même l'établissement de la paix. L'enthousiasme fut tel, parmi les grands comme parmi les petits, on se montra de toutes parts si résolu à se soumettre aux décrets des pasteurs de l'Église, qu'il fut décidé qu'après cinq ans révolus, la *Paix de Dieu* serait confirmée, dans la même forme, par de nouveaux conciles. La récompense ne se fit pas attendre : il y eut, dans cette même année de 1034, une prodigieuse récolte de froment, de vin et de toutes les productions de la terre. Le peuple cessait d'être frappé du courroux céleste ; les années suivantes ne furent pas moins prospères, et tout semblait faire présager une réconciliation des hommes entre eux et avec le ciel.

Mais la paix de Dieu, telle que l'avaient voulue les conciles, devait être générale, permanente, absolue ; elle interdisait en tout temps les violences contre les personnes et les choses, les attaques armées, sous quelque prétexte que ce fût : c'est dire qu'elle était incompatible avec l'état social du moyen âge. Les guerres privées ne tardèrent pas à renaître, et les seigneurs qui avaient juré la paix retournèrent à leurs rapines, à leurs excès de tous genres, entraînant, par leur exemple, les classes inférieures. Ayant constaté l'impossibilité d'établir une paix absolue, les conciles songèrent, sept ans après, aux moyens d'obtenir seulement des périodes de paix. C'est ainsi que la *Paix de Dieu* devint la *Trêve de Dieu* ou du *Seigneur* (1041), qui fixa les époques religieuses pendant lesquelles on ne devait rien prendre par force, ni tirer vengeance d'aucune injure.

Voici quelles étaient les principales dispositions des décrets rendus par les conciles pour établir la *Trêve de Dieu* :

« Aucune guerre ne pourra être faite depuis l'Avent jusqu'à l'Épiphanie, et depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte ; puis pendant les Quatre-temps, les jours de mai et les principaux jours de fête ; enfin dans chaque semaine, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin.

« La paix ainsi fixée sera pour les guerriers et les guerroyants. Auront une *paix continuelle* les églises, les cloîtres, les cimetières, l'intérieur

des villages, ce qui est contenu entre le fossé et la haie, les moulins, les routes royales, les ecclésiastiques, les pèlerins, les juifs, les laboureurs et les femmes.

« Il sera donné un signal par toutes les cloches, au moment où la paix commence. Il est défendu à un prêtre quelconque, sous peine de destitution, de célébrer le service divin là où qui que ce soit aura enfreint cette paix. Un chevalier qui nie l'infraction de la paix se justifiera en présence de sept témoins garants de son serment ; tout autre prouvera son innocence par le jugement de Dieu. Le chevalier convaincu d'avoir enfreint la paix, ou d'avoir blessé ou tué quelqu'un, sera chassé de l'*alleu*, qui sera transmis aux héritiers, ou du fief, qui reviendra au seigneur. Si les héritiers ou le seigneur ont porté aide à l'infraction, le bien deviendra domaine royal. Le serf qui tue pendant la paix aura la tête tranchée ; s'il a fait une blessure, on lui tranchera la main. Chacun a le droit d'exécuter ce jugement ; nul ne peut se racheter. Celui qui se réfugie dans une église ou dans un autre asile n'y sera ni pris, ni tué, mais il y sera tenu prisonnier jusqu'à ce que la faim le force à se rendre. »

Ces prescriptions et d'autres semblables ne furent pas toujours observées par ceux qui, disposant de la force, avaient pris l'habitude de recourir à la violence. Cependant, elles contribuèrent peu à peu à l'adoucissement des mœurs, et les querelles de voisinage devinrent moins sanglantes. Le *mal des ardents* (V. ce mot) ou *feu sacré* fut regardé comme la punition de ceux qui avaient violé la loi.



Joyeux avènement. — Ceinture de la reine.

Un ancien usage féodal voulait que le nouveau maître d'un royaume, d'une seigneurie ou d'un évêché reçut, en montant sur le trône ou en prenant possession de son autorité, des présents et des sommes d'argent, comme dons de *joyeux avènement*. C'était peut-être un souvenir de l'*Or coronaire* des empereurs romains. Ces dons étaient, à l'origine, gratuits et volontaires ; mais ceux qui les recevaient s'empressèrent de les rendre obligatoires, et, à chaque avènement de roi comme à chaque changement de seigneur, des mesures sévères étaient prises pour que le peuple témoignât exactement de la publique allégresse. Les dons des sujets devinrent ainsi les *droits* des souverains, et l'adjectif *joyeux* prit un caractère quelque peu ironique.

Les exactions des souverains, lors du *joyeux avènement*, étaient adoucies par leur *prérogative* de délivrer les prisonniers dans les villes où

(1) Limoges (994) ; Orléans (1016) ; Roussillon (1027) ; Limoges (1031).

ils entraient pour la première fois, de créer une nouvelle maîtrise dans chaque corps de métier, et aussi de nommer à la première prébende vacante dans chaque cathédrale.

A l'exception de Louis XII, qui ne voulut pas plus revendiquer des droits injustes que venger d'anciennes injures, tous les rois de France jusqu'à Louis XV ont levé sur le peuple, au commencement de leur règne, le vieux tribut féodal.

Une autre redevance également très ancienne, appelée *ceinture de la reine*, avait pour objet l'entretien de la maison de la reine. Le mot *ceinture*, dans la dénomination de ce droit, rappelle le rôle important que jouait autrefois cet ornement. La ceinture avait été, chez les Romains et chez les Francs, une distinction accordée à la naissance, au mérite; les ceintures d'orfèvrerie furent au moyen âge la parure des femmes de bien; et l'abandon de la ceinture était devenu un signe de dégradation, de détresse ou de renonciation à certains droits.

L'impôt de la *ceinture de la reine* se percevait tous les trois ans, au moyen de l'octroi de Paris, sur les denrées de première nécessité, telles que le pain, le vin, le charbon, etc.; il s'appelait

aussi, à cause de cela, *taille du pain et du vin*. Au XIV^e siècle, il était de six deniers parisis par queue de vin, et de trois deniers par poinçon ou muid. Le produit de cet impôt fut évalué, en 1389, à six cents livres.

Le droit de *joyeux avènement* et celui de *ceinture de la reine* furent levés pour la dernière fois à l'occasion du mariage de Louis XV. Le duc de Bourbon, pour se rendre populaire, avait, en arrivant au pouvoir, suspendu le *joyeux avènement*; mais il le rétablit en 1725, et l'affirma pour vingt-quatre millions à des traitants qui en tirèrent une somme presque double. Quant au droit de *ceinture de la reine*, il fut perçu cette fois sur les corps des arts et métiers.

Lorsque Louis XVI, en montant sur le trône, comprit la nécessité de soulager le peuple en réduisant les dépenses tenant à sa personne et au faste de la cour, il remit à ses sujets « le droit qui lui appartenait » (dit l'ordonnance) à cause de son avènement à la couronne; et Marie-Antoinette, de son côté, abandonna le droit de *ceinture de la reine*.

CHARLES ROZAN.

(A suivre.)

ALINE DE CHANTERIVE

(SUITE)



ANTONIO se garda bien de la contredire et la conversation en resta là pour cette fois, d'autant plus que les signes multipliés que faisait Aline et la pantomime dont elle les accompagnait, attirèrent bientôt l'attention des vieux époux.

« Je devine, enfin, s'écria tout à coup Francesca, la pauvre enfant veut savoir ce qu'est devenu son père. »

Un vif sentiment de compassion se peignit sur le visage d'Antonio. Il prit la jeune fille par la main, et, tirant les rideaux de l'alcôve, lui laissa voir, sur l'unique lit de la maison, le cadavre de Léonard.

La pauvre Aline poussa un cri déchirant, et tomba à genoux près de la couche mortuaire, pleurant et sanglotant à fendre l'âme; non qu'elle connût de longue date cet homme, puisqu'elle l'avait vu la veille pour la première fois; mais il était mort pour la sauver; à cause d'elle, sa

femme était veuve et ses enfants orphelins; ils manqueraient de pain peut-être, sans qu'elle pût leur donner le moindre secours!... La vue de cet homme, étendu mort sous ses yeux, lui rappelait, dans toute leur horreur, les terribles scènes du naufrage de l'*Abbatucci*, les efforts impuissants de l'équipage, les cris de désespoir de la plupart des passagers, la douleur muette des autres; elle lui rappelait surtout vivement le dévouement sublime de sa cousine, madame de Surveilliers, sacrifiant sans hésiter sa vie pour elle, Aline, qui ne lui avait jamais témoigné beaucoup de tendresse, et suppliant à genoux la pauvre Léonard de la laisser périr elle-même pour sauver celle qu'elle avait appelée sa fille d'adoption en ce moment suprême.

Tous ces souvenirs lamentables d'un événement si récent, mais que son extrême faiblesse ne lui avait encore permis de se rappeler que comme un songe, se réveillèrent à la fois; une douleur inexprimable la saisit et elle tomba sans connaissance.

« Ah! mon Dieu! dit Francesca, la pauvre

enfant ne savait peut-être pas que son père était mort; nous aurions dû le lui apprendre avec plus de ménagement. »

Et la bonne vieille relevait la jeune fille, et, aidée d'Antonio, la transportait sur sa couchette où elle ne tarda pas à reprendre connaissance.

« Ne pleure plus, chère petite, il faut bien que tu te résignes à la volonté de Dieu. »

Quoique n'entendant rien à ce qu'on lui disait, Aline comprenait au ton de la voix et au jeu de la physionomie de Francesca, qu'elle lui adressait des paroles de consolation et elle s'estimait heureuse d'avoir été recueillie par des personnes si compatissantes.

Quand la nuit fut venue, la vieille paysanne lui apporta une seconde jatte de lait et un peu de poisson bouilli; ce léger repas achevé, elle la baisa au front et la laissa seule en lui souhaitant une bonne nuit; mais Aline était trop agitée, elle avait le cœur trop fortement ému pour pouvoir goûter le sommeil. Tous les événements de sa vie se représentaient l'un après l'autre à son imagination; elle se voyait comblée dès l'enfance, de soins et d'affection par sa grand'mère, par son oncle Jérôme, par son cousin Maurice, par sa cousine, madame de Surveilliers, et, faisait un retour sur sa conduite envers eux. Qu'avait-elle fait pour reconnaître tant de bontés, tant de dévouement? Rien, absolument rien; elle avait vécu dans l'opulence et le bien-être, se laissant aimer, choyer, et croyant assez faire, quand elle voulait bien leur sourire et se laisser embrasser. Ses institutrices, ses domestiques, tous ceux qui l'approchaient, avaient subi ses caprices, ses impertinences; et s'il lui était arrivé souvent de se montrer généreuse envers les pauvres, c'était toujours à la condition inavouée, mais absolue, de ne s'exposer à aucun danger, à aucun désagrément, à aucune peine; elle ne faisait verser que par l'entremise d'autrui, entre les mains des indigents, des aumônes provenant de son superflu, si abondant, qu'elle ne savait qu'en faire. Était-ce là de la charité chrétienne? Était-ce un de ces sacrifices que Dieu doit récompenser?

Aline se dit tout cela, et, pour la première fois de sa vie peut-être, des larmes d'un véritable repentir coulèrent de ses yeux; elle prit en horreur sa vie de jeune fille, livrée aux brillantes politesses qui l'avaient fascinée; elle détesta son ingratitude envers les siens, ses airs hautains et méprisants, ses fréquents caprices.

Cette nuit sans sommeil, cette nuit douloureuse fut féconde en bonnes inspirations pour mademoiselle de Chanterive, le malheur est un si grand maître! Du regret de ses fautes à la ferme résolution de se corriger de ses défauts, il y avait encore un grand pas à faire, grâce à Dieu, elle en eut le courage.

Elle, qui naguère marmottait à peine, soir et matin avec distraction, quelques mots de priè-

res en pensant à ses plaisirs, passa la nuit entière en sages réflexions, en résolutions fortes et chrétiennes; elle avait trouvé son chemin de Damas, son cœur était transformé.

Au point du jour, Francesca se hâta d'aller prendre des nouvelles de sa protégée, qu'elle trouva à genoux près de son grabat et faisant ses prières.

« Bien, bien, mon enfant, ne te dérange pas, lui dit-elle, je vois avec plaisir que tu es une bonne chrétienne et que tu n'oublies pas de prier le bon Dieu. »

Aline se leva cependant, et, s'approchant de la vieille paysanne, elle lui offrit son front à baiser et lui demanda par signes, des ciseaux, du fil et une aiguille pour allonger sa jupe et raccommo-der ses vêtements. Francesca comprit fort bien ses gestes, et ouvrant son armoire, elle en tira un petit panier contenant tous ces objets. Malheureusement, mademoiselle de Chanterive n'ayant jamais cousu de sa vie, si ce n'est pour sa poupée quand elle était toute enfant, eut d'abord beaucoup de peine à faire quelque besogne, elle se piquait avec l'aiguille, des gouttes de sang perlaient parfois à ses doigts; mais la nécessité est une rude et impérieuse maîtresse; et, avec de la bonne volonté, l'on approche de plus en plus du but, que l'on ne peut atteindre d'emblée. Après quelques heures d'un labeur opiniâtre, la jupe se trouva raisonnablement allongée, et les trous du casaquin à peu près bien bouchés.

Tout cela était bien grossièrement fait, et cependant Aline n'avait peut-être jamais été aussi satisfaite de sa plus élégante robe de bal qu'elle le fut en revêtant ce pauvre costume, qui lui avait coûté tant de peine et qui lui était si nécessaire!

Pendant ce temps, Francesca balayait son habitation d'un bout à l'autre, enlevait les toiles d'araignées et lavait sa vaisselle; puis elle mit la poule au pot, comme son mari le lui avait recommandé la veille; elle alla au jardin cueillir toutes les fleurs que le mois de mai y avait fait éclore, et en fit un gros bouquet pour le poser sur le cercueil qu'Antonio avait fabriqué en assemblant de vieilles planches, épaves de quelque naufrage.

Aline voyait tous ces travaux et son cœur en était ému.

« Qu'ils sont bons et charitables; se disait-elle; que ne font-ils pas pour un mort, pour un étranger, dont le nom même leur est inconnu? et moi, pour qui cet homme a perdu la vie, je ne puis rien faire, rien offrir... »

Le petit convoi se mit en marche, les quatre hommes portant le corps sur une civière, précédés de la croix d'argent, et les deux femmes suivant à peu de distance; on arriva ainsi à l'église. Le son de la cloche y avait appelé tous les habitants de Scopo Grosso, il en était bien venu une vingtaine. Le vieux prêtre chanta le de profun-

dis, le dies iræ; puis le cercueil fut porté au cimetière et tous l'escortèrent. La pauvre Aline suivait, appuyée sur le bras de Francesca, marchant avec peine, gênée par les vêtements grossiers dont elle n'avait pas l'habitude, et par les souliers qu'elle avait dû mettre, trop grands et trop lourds pour ses pieds délicats; confuse surtout de voir tous les yeux fixés sur elle, naguère si élégamment et si richement vêtue, et maintenant couverte des haillons, qu'elle devait à la charité d'une pauvre paysanne.

Non seulement elle se sentait l'objet de la curiosité générale, mais elle entendait chuchoter autour d'elle.

« Pauvre créature! disaient les uns, c'est dur de voir ainsi mourir son père et de se trouver seule parmi des étrangers.

— Une belle fille et bien jeune encore, disaient les autres; que va-t-elle devenir? Antonio est bien pauvre pour s'en charger.

— Il a bon cœur et sa femme aussi.

— Mais qui sait d'où elle vient, cette fille, et si elle vaut la peine qu'on s'intéresse à elle? »

Aline ne comprenait rien à ces propos tenus à voix basse, mais elle voyait bien qu'on s'occupait d'elle par curiosité, par compassion, avec mépris peut-être; et son amour-propre, jadis si souvent flatté souffrait cruellement à cette heure. Mais lorsqu'elle vit descendre le cercueil dans la fosse, lorsqu'elle entendit la première pelletée de terre tomber et retentir sur les planches nues, une douleur aiguë la saisit; tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle avait perdu lui revint à la fois à l'esprit, et elle fut sur le point de s'évanouir encore. Heureusement pour elle, Francesca, qui ne la perdait pas de vue, la soutint dans ses bras et la fit asseoir sur une pierre tumulaire; d'abondantes larmes s'échappèrent des yeux de la jeune fille qui s'en trouva soulagée et put regagner à pied la maisonnette.

A peine y fut-elle arrivée qu'il lui fallut se mettre au lit; une fièvre ardente la dévorait; un lourd sommeil s'empara d'elle, souvent interrompu cependant, et elle se réveillait en proie à de folles terreurs suivies de colère et de désespoir, et à un délire presque continu.

Enfin sa forte constitution triompha de ces maux, et, après trente jours d'inquiétudes, Francesca fut heureuse de la voir boire avec plaisir la tasse de lait qu'on lui apportait matin et soir, et faire signe qu'elle se trouvait beaucoup mieux.

Le premier usage qu'elle fit de ses facultés recouvrées, fut de demander du papier, une plume et de l'encre pour écrire à sa famille; mais en vain s'épuisa-t-elle en efforts de tous genres pour exprimer son désir, elle ne put parvenir à se faire comprendre de Francesca.

« Quand je serai assez forte pour sortir, se dit-elle, j'irai trouver monsieur le curé, et j'obtiendrai de lui, je l'espère, ce que je ne puis

obtenir de ces bonnes gens qui ne me comprennent même pas. »

La convalescence fut longue. Aline en goûtait peu les douceurs; elle se sentait revenir à la vie; mais cette vie devait être désormais si triste! Plus elle réfléchissait sur sa position et moins elle conservait d'espérance: l'*Abbatucci* ayant sombré en pleine mer en vue de deux navires, dont les équipages avaient dû en répandre la nouvelle, ainsi que les journaux, tout le monde devait la croire morte; et madame de Chanterville, si avancée en âge et d'une santé si délicate, aurait-elle la force de survivre à sa chère petite-fille?

Ces pensées la navraient de douleur, et des larmes qu'elle cherchait en vain à retenir, coulaient de ses joues amaigries, lorsque la bonne Francesca entra dans sa chambrette d'un air joyeux, portant à la main un petit panier de cerises.

« Voilà, dit-elle, ce qu'on vient de m'envoyer, ces jolis fruits sont bien rares à Scopo-Grosso, et ce présent ne pouvait arriver plus à propos. »

En parlant ainsi, elle déposa sur les genoux d'Aline une douzaine de cerises bien mûres, qui parurent à celle-ci d'un goût très agréable. La convalescente remercia, et Francesca lui dit :

« Maintenant, si tu t'en sens la force, sors un peu de la maison pour prendre l'air sans te fatiguer, pendant que je vais préparer la *polenta* et raccommoder les filets d'Antonio. »

Aline suivit ce conseil et éprouva une grande sensation de bien-être en aspirant l'air frais qui caressait son visage. Mais la vue de la mer, qu'elle ne tarda pas à apercevoir, lui donna le trisson, quoi qu'elle fût en ce moment calme et magnifique.

« Mer perfide, dit-elle, semée de pièges et de dangers de toute sorte, pourquoi me suis-je aventurée sur tes ondes? pourquoi ai-je quitté ma bonne grand-mère et tous ceux qui m'aimaient à Montplaisir, où j'avais si bien toutes mes aises? C'était pour revoir ma mère, qui me demandait avant de mourir, et elle mourra un peu plus tôt ou un peu plus tard sans avoir pu embrasser son unique enfant, sans que je puisse lui rendre ses caresses! »

Et les larmes la gagnèrent de nouveau.

Elle suivait à pas lents le bord de la côte, mal ombragée par quelques rares tamaris. La route n'était ni droite ni facile; des rochers, rongés par les vagues, la coupaient parfois et obligeaient à de longs détours, de sorte que, sans s'être éloignée beaucoup de la demeure d'Antonio, elle se trouva avoir fait assez de chemin pour avoir besoin de repos. Elle s'assit à l'ombre d'une roche escarpée, ayant devant elle la mer immense, qui, variant sans cesse d'aspect, était alors doucement agitée et remplissait l'air de cette grave harmonie des flots qui viennent se briser contre le rivage.

Plus fatiguée de sa promenade qu'elle ne l'avait prévu, la convalescente sentit ses paupières s'appesantir.

Comme Jacob dans le désert, elle posa une pierre sous sa tête et s'endormit profondément; comme lui encore, elle crut voir des anges qui montaient au ciel et en descendaient par une échelle mystérieuse; et, parmi ces anges, il y en avait un, dont les traits doux et charmants lui rappelaient un visage à elle bien connu, d'une expression triste jadis, mais si radieux en ce moment, si suave et si tendre qu'elle aurait volontiers passé des heures entières dans la contemplation de cette nature céleste. L'ange, la regardant avec bonté, lui disait :

« Courage et confiance, mon enfant; sois forte et dévouée dans cette solitude, où le ciel t'a conduite pour te faire expier tes fautes, et surtout ta paresse et ton égoïsme; des jours heureux luiront encore pour toi. »

En cet instant un goéland indiscret frôla de son aile le visage de la jeune fille, qui s'éveilla, regrettant sa vision évanouie.

Ce n'était qu'un songe sans doute, mais un songe si doux qu'elle s'en trouvait toute réconfortée et qu'elle formait en son âme les plus fermes résolutions de résignation et de courage.

VIII

Le soleil baissait à l'horizon, il était grand temps de retourner à la maisonnette; Aline ne s'arrêta plus à suivre les contours du rivage, mais elle s'y rendit directement et y arriva sans trop de fatigue.

Francesca l'attendait sur le seuil de la porte.

« Enfant, dit-elle, je commençais à être en peine de toi.

— Je me suis endormie au bord de la mer, dit Aline, qui commençait à comprendre quelques mots de l'idiome corse, et ce sommeil m'a fait beaucoup de bien.

— Tant mieux, répondit la paysanne en reprenant les filets qu'elle était chargée de raccommoder.

— Montrez-moi, dit Aline, à faire ce travail, il m'occupera et je vous en éviterai la peine.

— Je ne demande pas mieux, ma belle enfant, car depuis que tu es avec nous, Dieu bénit le travail d'Antonio : il prend tant de poissons qu'il peut en fournir à tous les habitants du pays, et qu'il gagne encore pas mal d'argent en le vendant bon marché. Mais ces bonnes pêches usent ses filets plus que d'ordinaire et il m'est bien difficile de les tenir en bon état. Ce n'est pas si aisé que tu te le figures de faire cette besogne.

— J'essaierai toujours, si vous voulez bien me

montrer comment il faut m'y prendre, répondit doucement la jeune fille.

— Regarde donc et fais comme moi, si tu le peux », dit la paysanne.

Alice n'était pas adroite : ayant passé dans l'oisiveté le temps que l'on emploie ordinairement à exercer ses facultés en tous genres, elle devait avoir plus de peine qu'une autre à surmonter les difficultés d'apprentissage; mais la bonne volonté qu'elle apportait lui fit saisir promptement la meilleure manière de s'acquitter de sa tâche.

« C'est bien, très bien, disait la paysanne enchantée; Antonio sera fort satisfait, j'en suis sûre, et moi, j'aurai le temps de bien tenir mon ménage et de m'occuper un peu du jardin, qui a été très négligé dans ces derniers jours.

— J'espère pouvoir vous aider aussi en tout cela, dit Aline.

— Oui, quand tu seras tout à fait rétablie et que tu auras repris toutes tes forces. »

Le lendemain matin la jeune fille, qui avait très bien dormi malgré la dureté de son grabat, se leva dès l'aurore, et, examinant avec moins de dégoût que la première fois le paquet de vieilles hardes abandonné par Marietta et dont la bonne femme l'avait gratifiée, elle usa du procédé dont elle s'était déjà servie pour se faire un costume, et, choisissant deux chemises de grosse toile, qui étaient moins percées que les autres, elle les raccommoda de son mieux. Elle aurait bien voulu avoir des draps de lit pour son usage; mais c'était un luxe à peu près inconnu à Scopo-Grosso. Des chaussures, allant bien à ses pieds, lui auraient aussi été utiles et bien agréables; elle n'en trouva point, mais elle ne désespéra pas de pouvoir un jour s'en fabriquer, non pas d'élégantes, mais du moins qui pussent la protéger contre les ronces et les cailloux du chemin.

Trois jours après vint le dimanche, et Aline, que la fièvre ou le manque de forces avait retenue jusqu'alors au logis, put se rendre à l'église dans l'intention d'assister à la messe, et de demander ensuite au curé ce dont elle avait besoin pour écrire à sa famille; mais le bon vieux prêtre, malade depuis plus d'une semaine, était alité, et si souffrant ce jour-là qu'elle ne put lui parler. Elle se borna donc à prier avec une piété qu'elle n'avait guère connue jadis, et il ne lui vint pas à l'esprit de rougir de sa toilette qui n'était presque que celle d'une mendicante.

A peine rentrée à la cabane avec Francesca, elle se mit en devoir de l'aider à préparer le repas, regardant attentivement comment il fallait s'y prendre pour faire la cuisine; puis, le dîner fini, elle remit tout en ordre; et, pendant qu'Antonio fumait sa pipe, elle eut l'idée de refaire la promenade dont elle s'était si bien trouvée une première fois.

Quelques jours auparavant, elle avait appris que le grand rocher au pied duquel elle s'était endormie, portait le nom de rocher de la Madone, c'était l'un des sites les plus agréables de l'ilot; elle reprit la route qu'elle avait déjà suivie et alla s'asseoir de nouveau au bord de la falaise, contemplant la mer immense, que quelques navires sillonnaient en ce moment.

« Ah! se dit-elle, que ne puis-je voler vers eux, comme ces oiseaux voyageurs qui viennent quelquefois se reposer sur le tillac, ou les atteindre en nageant comme les poissons! »

Presque au même instant il lui sembla qu'un canot se détachant d'un petit yacht, en panne à faible distance de Scopo-Grosso, faisait voile vers le rivage; son cœur battit fortement. N'était-ce pas un effet de son imagination? Le canot dont elle ne pouvait détourner ses regards, n'allait-il pas disparaître tout à coup comme un mirage trompeur? Non, c'était bien un vrai canot et il avançait rapidement; mais ce n'était point vers le rocher de la Madone qu'il se dirigeait, c'était vers la côte occidentale de l'ilot; elle le vit entrer dans une petite crique, où venait se perdre un clair ruisseau, que les marins connaissaient sans doute pour y venir faire provision d'eau douce.

Sans perdre une seconde, Aline se mit à courir sur la grève, arriva près d'eux et leur raconta en peu de mots l'histoire de son naufrage, les suppliant d'avoir pitié d'elle et de la prendre avec eux pour la ramener en France, ou si cela leur était impossible, d'instruire sa famille de ce qui lui était arrivé et du lieu où elle se trouvait, afin qu'on l'y envoyât chercher tout de suite.

Les deux marins l'écoutaient ébahis, ne comprenant qu'à moitié parce qu'ils étaient Italiens et ne savaient que très imparfaitement le français. Le plus vieux cependant put lui faire comprendre qu'il avait entendu parler du naufrage de l'Abbatucci, qu'ils feraient pour elle ce qu'ils pourraient; il lui demanda le nom et l'adresse de ses parents, et, comme elle n'avait ni plume, ni papier, il lui présenta un petit calepin en assez mauvais état, sur lequel elle écrivit ces quelques mots au crayon :

« Echappée du naufrage de l'Abbatucci, réfugiée à Scopo-Grosso, ilot non loin de Calvi (Corse), je supplie ma chère grand-mère, madame de Chanterive, demeurant à Montplaisir, près d'Aix, en Provence, de m'envoyer chercher le plus tôt possible, et de récompenser ceux qui lui donneront de mes nouvelles. »

» ALINE DE CHANTERIVE. »

Elle en aurait écrit bien plus long, mais les marins, pressés de retourner à leur yacht, partirent sans attendre davantage. Elle suivit des yeux le canot jusqu'au moment où elle le vit rejoindre le yacht, qui lui-même disparut bientôt

à l'horizon, et elle revint au logis le cœur plein d'espoir.

Francesca était absente; mais Aline savait maintenant comment s'y prendre pour allumer le feu et faire la soupe, et, lorsque la vieille Corse rentra chez elle, un peu inquiète d'être en retard et d'avoir peut-être à subir quelques reproches d'Antonio, elle fut enchantée de trouver le souper tout prêt, le couvert proprement mis, et, au milieu de la table, un joli bouquet de fleurs des champs, qui donnait un air de fête au très modeste repas.

« Tu es un vrai trésor, ma mignonne, dit-elle à la jeune fille en l'embrassant; la soupe est fort bonne, ajouta-t-elle ensuite, après l'avoir goûtée, presque meilleure que lorsque je la fais moi-même. »

Antonio rentra un instant après, apportant des moules et d'autres coquillages, et Francesca alla prendre quelques radis tout roses au jardin pour servir de dessert.

Le repas fut gai, le vieillard était de bonne humeur.

Le repas achevé, tous trois allèrent assis sur le seuil de la porte où ils passèrent la soirée, les vieux tout réjouis de la présence de cette jeune fille, qui remplaçait presque pour eux leur Marietta, si regrettée, et Aline, le cœur rempli d'espérance, depuis sa rencontre avec les marins.

La semaine suivante amena les mêmes occupations domestiques, les mêmes travaux. Aline, si paresseuse jadis, se levait maintenant dès l'aurore, commençait sa journée par une fervente prière, travaillait au jardin pendant la fraîche matinée, arrosant les plantes, arrachant les mauvaises herbes, cueillant les légumes nécessaires pour les besoins journaliers, et, s'adonnant ensuite avec zèle aux soins d'intérieur; elle balayait la maison, raccommodait les hardes, ou lavait dans l'eau claire d'un petit ruisseau le linge qu'elle faisait sécher ensuite auprès du logis.

Et, loin qu'elle eût à souffrir en sa santé de toute la besogne dont elle se chargeait, elle se fortifiait au contraire; et, si ses mains étaient devenues moins blanches, ses joues étaient plus colorées, ses yeux plus vifs, son humeur plus égale, et l'ennui, ce maussade enfant de l'oisiveté, dont elle avait été accablée dans sa tendre jeunesse lui était maintenant tout à fait inconnu; sans aucun doute elle regrettait souvent le passé, ses parents, ses amis, le bien-être dont elle avait joui dans sa famille, la fortune dont elle se promettait de faire un meilleur usage, si elle la recouvrait jamais; mais ces regrets ne troublaient son âme qu'à la surface, elle restait calme au fond. Souvent même elle ressentait une grande joie de voir des choses qu'elle n'eût pas remarquées jadis : une fleur éclos pendant la nuit et dont elle respirait le parfum, un légume semé de ses mains et qui venait de pous-

ser; un lever splendide de soleil, un beau clair de lune, le chant d'un petit oiseau perché sur sa fenêtre, l'occupaient et la charmaient, car la rareté des distractions donne à la moindre d'entre elles une saveur inconnue aux privilégiées de la fortune; c'est une des compensations que la bonté de Dieu octroie aux pauvres gens pour les peines de cette vie.

Il y avait déjà trois mois qu'Aline était à Scopo-Grosso, et quinze jours au moins que le plus vieux des deux marins avait promis d'aller trouver madame de Chanterive, à Montplaisir, aussitôt qu'il le pourrait, et de lui montrer le calepin sur lequel Aline avait écrit à sa bonne grand'mère; et elle n'avait reçu aucune réponse, personne ne s'était présentée pour la réclamer.

« Je pourrais bien écrire de nouveau, se disait-elle, mais comment faire parvenir ma lettre? »

Un jour, que pour la centième fois, peut-être, elle pensait à cette difficulté, elle vit rentrer Francesca avec une mine toute joyeuse et un gros paquet sur la tête.

« Devine ce que j'apporte, lui dit-elle, en jetant son fardeau sur la table.

— Du chanvre pour filer, balbutia la jeune fille.

— Oui, du beau chanvre, en vérité, tu vas voir toi-même, » répliqua la paysanne en riant.

Et elle ouvrit le paquet qui contenait de quoi faire une bonne jupe d'étoffe de laine très solide, un coupon de drap noir pour un justaucorps, de la toile de coton pour chemises, un fichu blanc, un madras et une paire de souliers.

« Tout cela est pour toi, dit la bonne femme en prenant Aline par la taille et en lui donnant un gros baiser; je veux que tu sois belle et pimpante pour la fête du pays qui aura lieu bientôt. »

Mademoiselle de Chanterive remercia sa bienfaitrice avec effusion de cœur; non seulement elle lui était reconnaissante de son bon procédé; mais le présent même lui était agréable; jamais robe de soie ornée de rubans et de dentelles ne lui avait fait si grand plaisir, elle pourrait donc aller à l'église le dimanche sans avoir à souffrir de ses haillons.

« Il y a longtemps déjà que j'aurais voulu te faire ce cadeau, reprit Francesca; mais je n'avais pas le premier sou, et Antonio pas plus que moi; heureusement le poisson a donné, ainsi que les caillies, nous avons pu économiser vingt francs et l'on nous a fait crédit pour le reste.

— Que vous êtes bonne! lui dit la jeune fille; mais, puisque vous avez pu acheter toutes ces belles choses, il y a donc des marchands dans l'île? je ne le savais pas.

— Non, il n'y en a point qui y demeurent, mais il en vient quelquefois à l'approche d'une grande fête pour nous vendre ce dont nous avons besoin.

— Et si j'écrivais à ma grand'mère, ces mar-

chands ne pourraient-ils pas mettre ma lettre à la poste.

— Non, non, » répondit Francesca, qui croyait que la Corse ne communiquait pas avec la France plus régulièrement qu'avec Scopo-Grosso.

Aline, fort ignorante en géographie comme en beaucoup d'autres choses, baissa la tête, et une larme de regret tomba de ses yeux. Plus instruite, elle aurait su que la bonne femme se trompait et lui donnait sans le vouloir une fausse indication.

« Vite, vite, à la besogne, dit Francesca, coupons ensemble la jupe, et je t'aiderai ensuite à coudre, pour que tout soit prêt à temps. »

Son aide était vraiment bien nécessaire; sans elle, Aline n'aurait rien fait qui valût quelque chose. N'ayant jamais eu à son service ni femme de chambre, ni couturière, la paysanne avait appris de bonne heure à se suffire; et quoique, depuis le mariage de Marietta, elle eût un peu négligé ses talents d'autrefois, elle mit tant d'ardeur au travail, qu'en deux jours seulement le nouveau costume fut achevé, et il séyait si bien à la jeune fille! Jamais dans ses plus brillants atours, elle n'avait été plus jolie. Francesca était émerveillée.

Antonio, manifesta aussi son approbation en la voyant dans ses vêtements neufs; mais ces vieilles gens ne furent pas les seuls à remarquer les attraits de mademoiselle de Chanterive, et quand, le jour de la fête, elle s'achemina vers l'église, marchant légèrement à côté de Francesca, plus d'un regard admiratif la suivit sur la route, plus d'un œil jaloux la passa en revue.

Cependant, cette journée commencée sous d'heureux auspices ne s'acheva pas sans chagrin pour les habitants de la maisonnette. Francesca, se trouvant tout à coup fort souffrante, fut obligée de revenir chez elle, et malgré ses instances réitérées pour qu'Aline profitât jusqu'au soir des plaisirs de la fête, celle-ci ne voulut point consentir à la laisser s'en retourner toute seule; elle donna le bras à la malade, et à peine arrivée au logis la décida à se coucher.

Après avoir préparé le souper d'Antonio et lui avoir cédé sa chambrette, elle s'assit près du lit de Francesca, pour la veiller toute la nuit.

Cette nuit ne se passa pas paisiblement; la bonne femme avait la fièvre, même un peu de délire; la jeune garde-malade s'en effrayait, et le lendemain de bon matin, elle envoya Antonio chercher le chantre, qui, ayant étudié jadis à la faculté de Montpellier, remplissait au besoin les fonctions de médecin.

Le chantre ordonna des remèdes fort simples, et assura qu'avec des soins on tirerait certainement Francesca d'affaire.

« S'il ne faut que des soins pour la guérir, elle sera bientôt rétablie, dit énergiquement Aline. Le sentiment de la reconnaissance et la réso-

lution du dévouement animaient toute sa physiologie. Elle était si belle en ce moment que le chanfre lui-même en fut frappé. Quelle ravissante créature! pensait-il en la regardant avec admiration, il n'y a pas sa pareille dans toute l'île.

« Merci, merci, chère Aline, fit simplement Antonio, qui avait assisté d'un air sombre à cette espèce de consultation; ce que tu dis, je sais bien que tu le feras. »

Et il avait raison d'y compter, car jamais garde-malade ne fut plus attentive, plus dévouée, plus infatigable que mademoiselle de Chanterive auprès de la pauvre paysanne, qui l'avait pour ainsi dire adoptée; elle payait pleinement et de tout cœur sa dette de reconnaissance.

Cependant les jours se succédaient, et s'ils

amenaient une amélioration lente, mais continue, dans l'état de la malade, ils n'apportaient aucun changement à la position de mademoiselle de Chanterive; en vain calculait-elle, même largement, le temps nécessaire pour avoir une réponse à son billet, ce temps était de beaucoup dépassé, et pas un mot n'était venu de France, ses parents étaient-ils morts, ou l'avaient-ils oubliée? Il est quelquefois dans la vie de bien rudes épreuves! comme le soc du laboureur, qui ouvre et retourne la terre, la douleur déchire alors notre âme; mais la pitié d'Aline avait grandi dans l'adversité et lui avait fait reconnaître que, de tous les moyens au pouvoir des hommes pour améliorer leur destinée, le plus sûr, le seul vraiment infailible est la résignation chrétienne.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La fin au prochain numéro.)

TRAVAILLONS

Mes enfants, il faut qu'on travaille,
Il faut tous dans le droit chemin
Faire un métier, vaille que vaille,
Ou de l'esprit ou de la main.

Nul ici-bas ne se repose,
Il n'est rien d'inerte ou d'oisif,
Ni l'oiseau, ni même la rose,
Ni ce vieux front chauve et pensif.

La fleur travaille sur la branche;
Le lis dans toute sa splendeur
Travaille à sa tunique blanche,
L'oranger à sa douce odeur.

Voyez cet oiseau qui voltige
Vers ces brebis, sur ces buissons...
N'a-t-il rien qu'un joyeux vertige,
Ne songe-t-il qu'à ses chansons?

Il songe aux petits qui vont naître
Et leur prépare un nid bien doux;
Il travaille, il souffre peut-être
Comme un père le fait pour vous.

Là bas ce chien, court, saute, aboie
Et poursuit brebis et bœliers...
Croyez-vous donc que c'est de joie
Qu'il folâtre dans ces halliers?

Il va, grondé, battu peut-être
De l'un à l'autre s'essoufflant;
Il va sur un signe du maître,
Rassembler le troupeau bêlant.

Mais qui bourdonne à nos oreilles?
Regardez bien, vous pourrez voir
Nos chères petites abeilles
Qui butinent dans le blé noir.

C'est pour vous que ces ouvrières
Travaillent de tous les côtés;
Sur les jasmins, sur les bruyères
Elles vont cueillir vos goûters.

Dieu seul a le travail facile,
L'univers est toujours dispos
Sous ses doigts, et toujours docile,
Et Dieu n'est jamais en repos.

Il n'est point de peine perdue,
Et point d'inutile devoir,
La récompense nous est due
Si nous savons bien le vouloir.

Le moindre effort l'accroît sans cesse
Surtout s'il a fallu souffrir...
Travaillez donc, et sans faiblesse:
Ne plus travailler c'est mourir.

V. DE LAPRADE.

JACQUELINE

(SUITE)

X

LA PLUME



PLUSIEURS mois s'étaient écoulés depuis la mort de M. de la Tourneuve; à l'agitation des premiers jours avait succédé le calme, et aux empressements des amis, des subordonnés, le morne silence qui entoure ceux qui ne peuvent plus servir ni obliger personne. La position de la veuve avait subi un cruel changement: un revenu insuffisant et une pension médiocre devaient remplacer désormais la grande et large aisance, due aux talents de M. de la Tourneuve. Il avait fallu quitter la belle maison qui ouvrait sur le parc aux vieux arbres, et d'où l'on distinguait les mâts des vaisseaux; les deux dames et Gaston s'installèrent dans un modeste logis, non loin de la maison de Paule; elles accomplirent promptement ce changement, parce qu'on avait besoin de leur ancienne demeure, et ce ne fut qu'alors, sous cet humble toit, hors du cadre où elles avaient vécu, qu'elles se rendirent un compte net de leur situation nouvelle. Hélas! leur situation était effondrée, elle ressemblait à ces tas de blé rassemblés dans les champs, beaux, dorés, pleins de promesses, et qui, lorsqu'on les ouvre, n'offrent que de la paille et des débris: les rongeurs ont tout dévoré, et c'étaient de terribles rongeurs que le faste et les dépenses conseillées par le goût de toutes les jouissances. Il restait à peine trente mille francs à partager entre la veuve et ses trois enfants, plus la pension... ces cruelles vérités démontrées, madame de la Tourneuve soupira convulsivement et elle dit à demi-voix:

« Et les dettes!

— Maman, que voulez-vous dire?

— Les toilettes pour le mariage de Paule, et le dîner, deux diners, trois diners, et bien d'autres choses... »

Paule assistait à ce conciliabule, elle releva la tête avec humeur:

« Quoi! rien n'est payé? » dit-elle.

Jacqueline entourla le cou de sa mère, de son bras, l'attira vers elle:

« Mère chérie, tout sera payé... ne vous tourmentez pas! Vous vivrez tranquille, honorée! ne pleurez pas, je vous en supplie, excepté pour la mort de... »

Elle fondit elle-même en larmes; Paule avait les yeux secs et fort animés:

« Et qui donc payera, dit-elle. Je ne puis pas proposer à mon mari de payer les dettes de ma famille.

— Tais-toi, Paule! c'est odieux, lui répondit Gaston. Tu n'as ni cœur ni âme!

— J'ai de la tête au moins, et je ne veux pas entraîner mon mari à la ruine.

— Ah! Paule! Paule! disait madame de la Tourneuve en gémissant.

— Je suis majeure, reprit Jacqueline avec autorité; je puis disposer de ma part d'héritage, je la consacre à payer les dettes de la succession... »

Madame de la Tourneuve, Gaston, Paule elle-même, se récrièrent; Jacqueline soutint sa résolution avec fermeté, elle eut gain de cause, et ce fut par cette porte qu'elle entra dans la voie du dévouement à laquelle Dieu la réservait. Les dettes furent donc payées, l'existence organisée, de façon à éviter à madame de la Tourneuve les chocs les plus pénibles; Jacqueline l'entourait de ouate, comme un joyau précieux, afin de lui éviter tout contact vulgaire, elle prenait pour elle les travaux et les soucis. Seule et presque sans aide, elle arrangea la maison et la rendit agréable; les beaux meubles, épaves du passé, faisaient valoir cette modeste habitation; une propreté exquise relevait les moindres détails, et rien, dans les côtés extérieurs de la vie ne laissait entrevoir la déchéance. Au-dedans, les repas étaient dirigés avec une économie dont les deux dames ne se plaignaient jamais, mais qui rebuttait le pauvre Gaston, fort assujéti aux nécessités terrestres; il se plaignait fréquemment, il se plaignait de tout, Jacqueline essayait de le relever en lui montrant ce but que le travail obtient, mais elle appuyait vainement: le ressort du devoir et de la dignité personnelle était bien faible.

C'était un de ses chagrins, une des épines qui enlaçaient son cœur: que deviendrait ce frère dont elle avait tant chéri l'enfance? Comment être rassurée sur l'avenir d'un pauvre être sans énergie et sans fierté, qui n'aimait que le repos

ne désirait que les satisfactions matérielles et qui n'avait pas même ce courage vulgaire, avec lequel on achète de quelques années de labeurs et de sacrifices, l'aisance de l'âge mûr et la tranquillité honorée de la vieillesse? Elle observait Gaston et elle le connaissait mieux que ne le connaissait sa mère. Madame de la Tourneuve, occupée de Paule, préoccupée d'elle-même, écartait la pensée de son fils, qui ne pouvait lui apporter de consolation :

« N'ai-je pas assez de chagrin? disait-elle, lorsque sa fille voulait amener dans la conversation le souvenir de Gaston. Qu'ai-je à attendre de lui, nous tirera-t-il jamais de la situation où la mort de mon pauvre mari nous a laissés? Non, n'est-ce pas? il est égoïste et faible, je le sais de reste : il ne m'en faut pas de nouvelles preuves. Et quelle humeur, quand il est avec nous! tiens, Jacqueline, ne me parle pas de lui... je voudrais l'oublier... »

Jacqueline obéissait, parlait de Gaston le moins possible, et pour détourner le cours sombre de ses propres pensées, elle essayait d'écrire : sa mère n'avait-elle pas déclaré qu'elle avait le goût de l'écriture? Heureuse, comblée de ces dons que la vie prodigue à quelques-unes, Jacqueline eût encore écrit, elle eût confié au papier les impressions de son âme, elle eût donné la vie et le mouvement aux figures créées par son imagination, mais alors, elle eût gardé le silence sur ses œuvres, elle n'aurait pas livré à des yeux étrangers, moqueurs ou jaloux, ses secrets les plus intimes; dans la situation où elle se trouvait par la mort de son père, elle voulait tenter d'augmenter ses modiques ressources, et après avoir longtemps réfléchi et regardé autour d'elle, après avoir supputé tous les moyens qui s'offrent à une jeune fille, pour livrer le dur combat de la vie, elle songea à sa plume — la plume, cette amie silencieuse, modeste, qui n'expose ni aux tristesses de la situation des institutrices, ni aux périls des leçons données de maison en maison, de rue en rue, ni aux études que réclament les arts, la plume qui ne demande qu'un peu de silence, de solitude, quelques feuilles de papier, quelques gouttes d'encre! Elle s'essaya donc, le soir, après tous les devoirs d'un long jour, lorsque sa mère passait avec Paule les dernières heures de la soirée, ou lorsqu'elle était endormie, alors, (elle attendait ainsi la rentrée de Gaston), elle écrivait, elle se relisait, raturait, biffait et recommençait de nouveau... Elle écartait de son imagination les récits tendres, les affections ardentes, elle enfermait sous le voile de la modestie virginale tout ce qui aurait pu trahir ses propres sentiments, elle étouffait les voix de la jeunesse, elle ne voulait écrire que pour ce qu'il y a de plus innocent sur la terre, les enfants, et, regardant autour d'elle, elle scruta les intérieurs des pauvres, des pêcheurs, des marins. Elle vit l'enfance indigente,

dévouée aux rudes travaux, élevée au milieu des privations, formée aux mâles vertus par la pauvreté et le labeur, et elle la trouva plus intéressante dans ses vêtements de toile et de laine, que les beaux nourrissons des riches dans leurs pelisses brodées, que les délicieuses fillettes en robes de velours, que les hautains garçonnets brodés sur toutes les coutures. Les pauvres petits furent ses modèles; elle chercha, regarda, se souvint : un mousse blessé et transporté à l'hôpital fut son premier héros, elle se rappela cette mélancolique Odyssée qu'on avait racontée jadis dans le salon de sa mère, elle la raconta à son tour, et ses larmes coulèrent lorsqu'elle redit la première communion de l'enfant, faite loin de sa mère et du clocher breton, dans cette salle d'hospice, entre les bras d'une Sœur qui le soulevait pour aller à son Dieu... Le retour d'Islande, ce drame qui le long de la plage tient chaque année les cœurs en émoi, lui inspira un autre récit, pris aussi dans la vérité; un frère de Rose, la pêcheuse de crevettes, était heureusement revenu, il avait échappé à des mortels dangers : sa pauvre femme, sa fidèle femme était morte en son absence : Il ne savait rien, il s'assit éperdu à son foyer vide; mais sa fille, une enfant de onze ans, essaya de le consoler : « Père, dit-elle, j'ai soigné maman et j'ai fait ce qu'elle aurait fait... les petits n'ont pas souffert, la maison est en ordre, vois... » Le dévouement de ce petit ange vint adoucir l'épreuve du mari, et Jacqueline trouva des mots charmants pour le peindre. De vieilles légendes, des *Sagas* du Nord, des rondes enfantines, redites depuis des siècles peut-être par les petits écoliers, l'inspirèrent tour à tour, et elle arriva à force de veillées à produire un petit volume, qu'elle copia de sa belle écriture et qu'elle envoya à un éditeur. Un cierge brûla ce jour-là aux pieds de Notre-Dame des Dunes.

Madame de la Tourneuve n'attendait rien de cette tentative.

« Mais, ma pauvre fille, à quoi cela peut-il aboutir? Si encore, tu avais écrit un petit roman dans le genre de ceux de madame de Girardin, par exemple.

— Oh! des romans! je ne saurais... le grand monde, la coquetterie, le marivaudage ne m'inspirent pas.

— Fais des vers.

— Ils ne sont plus à la mode, vois, ceux même de Lamartine ne se vendent plus.

— Et tu crois que tes contes pour les bsbys se vendront?

— Mais je l'espère! on fait tant de choses pour les enfants de nos jours!

— Il est certain qu'ils occupent une place transcendante, sauf toutefois dans l'esprit de Paule; elle ne paraît pas en désirer.

— Elle a bien tort; son mari en serait si heureux et madame Duguet et nous! »

Madame de la Tourneuve secoua la tête et répondit :

« Il faudrait que Paule s'occupât d'autre chose que d'elle-même... tu as l'air surpris, Jacqueline ? Crois-tu que le fond du caractère de Paule ne me soit pas connu ?... surtout depuis que je suis pauvre... Va, ma fille, fais des contes pour les enfants, et tâche que tes petits lecteurs, si tu en as, deviennent meilleurs qu'ils ne sont : ils ont beaucoup à faire. »

Jacqueline ne répondit pas à ces paroles amères, les premières que sa mère eut laissées échapper : elle avait pressenti que la fille chérie, préférée, ne comblait pas les vœux de celle qui l'avait tant aimée, mais elle écartait cette question pénible, et, dans le secret de son cœur seulement, elle se promit que sa mère aurait l'amour et le dévouement de deux filles, puisqu'elle l'aimerait pour deux.

Quelques jours s'écoulèrent sans amener la réponse de l'éditeur, Jacqueline éprouvait un peu de découragement, tous ceux qui écrivent ont connu ces heures pénibles, où l'on doute de soi, où l'on se trouve impuissante et ridicule, où l'on jure de ne plus toucher une plume et de désertir à jamais le commerce de la Muse ; la pauvre Jacqueline savoura cette tristesse, tout en disant à Dieu :

« Vous savez, vous, Seigneur, que ce n'est pas pour une vaine gloire que j'ai tenté cet essai ! Aidez-moi à aider ma mère, tout don vient de vous ! »

Pourtant, chaque jour, le coup de sonnette du facteur ébranlait ses nerfs ; les dignes éditeurs se doutent-ils des émotions que leurs délais, leurs lettres, leurs refus, leurs adhésions provoquent ? Aussi, ce fut avec un grand battement de cœur que Jacqueline reçut, après quinze jours d'attente, une grosse enveloppe à son nom, timbrée de Paris :

« On me renvoie mon manuscrit ! » se dit-elle en soulevant le carré de papier.

Elle l'ouvrit... des larmes de surprise et de joie montèrent à ses yeux :

« O maman ! » dit-elle.

L'enveloppe ouverte laissait échapper un joli billet de 500 fr., une lettre et une douzaine de petites gravures et lithographies. La lettre disait ceci :

« MADEMOISELLE,

« Nous avons fait examiner, par notre comité de lecture, votre manuscrit, et nous l'acceptons ; vous nous avez laissé la liberté de fixer les honoraires qui vous sont dus, et nous vous adressons sous pli un billet de 500 fr., plus un acte de propriété que nous vous prions de vouloir bien signer. Ce volume fera partie de notre collection, et avant peu, nous aurons l'honneur de vous en adresser épreuve.

« Nous publions un *Magazine* hebdomadaire,

destiné aux enfants, garçons et filles ; nous avons pris la liberté de joindre à ceci quelques petites gravures qui pourront peut-être vous donner d'heureuses inspirations ; nous les imprimions dans le *Magazine* qui serait charmé de vous compter au nombre de ses collaboratrices.

« Veuillez agréer, Mademoiselle, les expressions de notre respect.

» X. X.

« Paris, 18... »

Jacqueline saisit la lettre et le billet bleu, elle courut dans la chambre de sa mère !

« Lisez, maman ! »

Madame de la Tourneuve lut, relut, regarda le billet, et tendant la main à Jacqueline :

« Que je suis contente pour toi, ma fillette ! je l'avoue, je n'espérais pas ce succès.

— C'est le bon Dieu, maman, c'est la Providence qui a agi.

— Sans doute, sans doute, mais que vas-tu faire de cet argent ? tu pourrais t'acheter une toilette neuve... toute noire, bien entendu, mais à la mode.

— Non, maman, et puisque vous voulez bien que je dispose de cet argent, je l'emploierai à payer le loyer et à acheter un pardessus à Gaston.

— Mais, Jacqueline, il faut garder pour toi.

— Je n'y ai aucun plaisir.

— Tu te fais illusion sur tes toilettes ; pourtant, il ne faut pas avoir l'air d'un bas-bleu... »

Jacqueline sourit, embrassa sa mère et fit changer aussitôt son billet : le propriétaire fut payé une heure après. Depuis longtemps, Jacqueline n'avait éprouvé une semblable joie. Ah ! l'argent gagné, le « tribut légitime », n'est pas dur à recevoir, et seul, l'orgueil a pu rougir devant le salaire d'un noble labeur. Jacqueline qui n'avait pas de vanité, sentait dans son âme une émotion fière et satisfaite : grâce à son humble plume, dédiée aux petits enfants, elle était libre, affranchie de toute dépendance d'autrui, et sûre de gagner le pain quotidien pour sa mère et pour elle, ses vœux n'allaient pas plus loin. Elle remercia Dieu, et elle se dit :

« Si mon père le voyait ! si Yves le savait ! »

Le soir, seule dans sa chambre, elle examina les illustrations qu'on lui avait envoyées. C'étaient des *bois* qui représentaient des scènes familiales, où les femmes, les enfants jouaient un grand rôle : scènes champêtres, tableaux domestiques, fantaisies de toute espèce et de tous pays. Ces esquisses n'étaient pas des chefs-d'œuvre, elles n'étaient pas dessinées d'après un brillant pinceau ; et pourtant, l'imagination est une fée merveilleuse ! à leur vue, la puissance créatrice s'éveilla chez Jacqueline : elle inventa des romans enfantins, des drames touchants ; ces petites figures s'animent et prirent vie et

couleur dans son esprit, elle les fit parler et agir, ils devinrent des êtres réels, elle leur donna une âme, un caractère, et dès ce soir même, sa plume produisit l'histoire d'un vieux musicien et de sa petite fille, les retraça tels que l'image les montrait, assis, pauvres, isolés, mais calmes, à l'abri d'un vieil arbre. l'enfant tressant une petite corbeille et le vieillard jouant du violon. Il était tard quand elle acheva, elle se reposa un peu et courut dès que le jour fut levé à l'église, où elle put dire à Dieu sa joie et mettre sous sa garde ses futurs travaux.

Elle ne signa pas ses premières œuvres, dans la crainte de déplaire à sa mère; elle prit un pseudonyme, mais elle résolut, si un jour elle était obligée d'aligner son nom au bas de ses productions, de ne pas adopter le nom de la Tourneuve, qui déplaisait à sa droiture et à sa modestie. Elle écrivit son premier succès à mademoiselle Octavie, qui lui répondit avec sa ponctualité ordinaire :

« MA CHÈRE PETITE COUSINE,

» Votre succès me fait grand plaisir, non pour la chose en elle-même, mais parce que vous en désiriez l'heureuse issue; je n'ai pas grand goût pour les femmes auteurs, à cause de la puérile vanité dont leurs petits triomphes les enivrent; j'ai moi-même rimé, oui, j'ai fait des cantiques pour Notre-Dame-la-Grande, j'ai chanté les rives de la Sèvre, près desquelles j'ai passé de beaux et doux étés, mais j'avais pour confesseur un digne prêtre, ennemi juré des vanités du siècle et s'étant aperçu sans doute que je devenais prétentieuse et pédante, il m'a fait renoncer aux Muses, comme on disait en ce temps-là. Je l'en loue et l'en bénis.

» Pour vous, chère Jacqueline, vous n'avez, j'en suis bien sûre, que des intentions très pures, et vous vous garderez de l'amour-propre qui est notre fléau à toutes; vous ne vous croirez pas supérieure au genre humain, parce que vous avez écrit quelques bucoliques; vous mettrez au premier rang, avant tout, vos devoirs d'état, vos travaux de ménage et d'aiguille, et lorsque vous prendrez la plume, vous l'offrirez à l'Esprit-Saint, de qui tout bien dérive. Ce qui fait que, quoique femme auteur, je vous aimerai et vous apprécierai comme je le fais aujourd'hui et comme je vous en donne l'assurance, en vous embrassant.

» Votre vieille amie et cousine,

» OCTAVIE PETIT.

» Je lirai volontiers le produit de votre plume : j'espère que, si vous le signez, ce sera de notre simple nom, le seul que vous et moi ayons le droit de porter. Je l'en aimerai mieux. Amitiés à votre chère maman. Parlez-moi donc de Gaston et de Paule. »

Jacqueline approuva cette lettre dans sa forme un peu raide : Octavie ressemblait aux châtai-

gnes de son pays : enveloppe piquante, cœur sain et bon. Elle se remit au travail avec ardeur, elle entrevoyait dans l'avenir des perspectives, non de richesse, son âme allait plus haut, mais d'honneur et d'austère bonheur : elle aiderait sa mère à soutenir le poids de la vie, elle ferait peut-être quelque bien à l'âme d'un enfant, elle tiendrait son jeune frère par la main et empêcherait Gaston de s'écarter, car enfin, son talent féminin, constaté par le rayonnement des succès, lui donnerait un peu d'autorité dans la famille, et elle arriverait à la vieillesse la conscience tranquille avec le souvenir d'un sacrifice, fleur de ses jeunes ans, offert sur l'autel du devoir.

Elle travaillait d'après les images, qui fécondaient son imagination; les histoires, les dialogues, les proverbes naissaient sous sa plume, et toutes les semaines à peu près, elle les voyait figurer dans le *Magazine*, accompagnés de leurs illustrations; les honoraires étaient réglés tous les trois mois et allégeaient sensiblement les charges du ménage; Jacqueline préparait un livre d'étrennes, un peu plus sérieux que ses premières œuvres : elle écrivait pour les grands enfants, des Voyages de Don Henri le Navigateur; une belle collection de livres de voyages, qui avaient appartenu à son père, lui servait de guide, et elle avait puisé dans les vers de Camoëns, une vive admiration pour le prince portugais, chevaleresque héritier des Croisés, qui voulut porter aux îles de l'Extrême Orient le nom du Christ et les enseignements de l'Évangile.

Elle écrivait toujours le soir : la journée était dévolue à d'autres travaux, la main qui maniait la plume était familière avec l'aiguille, et s'occupait au besoin de la cuisine et des arrangements d'intérieur; Jacqueline voulait que sa mère ne souffrit pas et qu'il n'y eût pas de marques de déchéance autour d'elle; ceux qui venaient les voir les trouvaient dans le salon, bien tenu, arrangé avec goût, Madame de la Tourneuve habillée avec un soin extrême, Jacqueline, toujours belle dans une toilette sévère, et nul encore ne se doutait que l'aisance et la paix de cette demeure étaient dus au modeste courage de cette jeune fille. Elle n'avait pas révélé son secret à Paule, ni à Gaston : elle craignait les moqueries de sa sœur, elle craignait que son frère ne s'habitât à compter sur elle; il était le sujet de ses craintes incessantes, car sans rien savoir de sa conduite en dehors de la maison, elle pressentait que la lumière, si elle se faisait, ne pourrait que l'affliger.

Un soir, et l'heure était bien avancée, elle alla ouvrir la porte de la rue à Gaston, ainsi qu'elle le faisait souvent, il entra, le cigare à la bouche, l'air préoccupé et maussade, et il dit à sa sœur :

« Tu devrais bien dire à mère de m'octroyer

un passe-partout. Il m'est pénible de te tenir éveillée, et, d'un autre côté, je ne puis me résoudre à me coucher avec les poules.

— Quelques heures plus tard que ces bonnes bêtes, dit-elle en souriant. Tu reviendrais entre dix et onze heures, serait-ce trop tôt? Pourquoi cette vie de noctambule?

— Elle me plaît, elle ne dérangerait personne, si on me laissait un peu de liberté. Parles-en à mère, dis?

— Je ne te le promets pas.

Ils montaient l'escalier; arrivés au haut du palier, il se retourna, la lampe éclairait sa figure, qui n'était pas bonne:

— Sais-tu la nouvelle, Jacqueline?

— Quelle nouvelle?

— Celle du mariage du capitaine Yves Saultoys: j'ai vu au bureau la lettre de faire part: il épouse une personne de son pays, elle s'appelle Yvonne... j'ai oublié l'autre nom. Il n'a pas envoyé de lettre à mère?

— Non, dit-elle d'une voix faible.

— Ça se conçoit... il faut en prendre son parti, Jacqueline, tu l'as voulu....

Elle ne répondit rien, rentra dans sa chambre et s'assit instinctivement devant sa table de travail, ce lieu de refuge et de consolation; la plume était encore là, humide, la plume avec laquelle elle racontait les aventures de Mariette... que Mariette, le journal, le livre, Henri le Navigateur, étaient donc loin, et que l'heure présente était absorbante et cruelle! Tout était fini! cet espoir, qui, elle le savait maintenant, vivait encore au fond de son âme, venait de recevoir le coup de la mort, tout était fini, et désormais entre elle et celui qu'elle avait aimé, s'élevait l'invisible et infranchissable muraille du devoir.

« Qu'il soit heureux! ô mon Dieu! dit-elle enfin, bénissez-le, bénissez-les tous deux... et faites-moi triompher de moi-même.... »

Elle pria longtemps, elle se coucha enfin, mais le sommeil ne vint pas, elle pria encore, tout en s'efforçant de détourner sa pensée du sujet de son chagrin et de la reporter vers des idées

plus hautes: la piété et la raison lui parlaient tout bas et lui disaient:

« Qu'y a-t-il de changé? n'avais-tu pas renoncé à cet attachement? l'avenir n'est-il pas le même devant toi? n'as-tu pas ta mère à garder, à rendre heureuse? Et Gaston n'a-t-il pas besoin de toi? ton travail t'attend et ton Dieu te regarde! »

Le lendemain, elle parut tranquille et elle s'occupa de sa mère comme de coutume; des visites vinrent, on annonça le mariage du capitaine Saultoys, on le commenta, Jacqueline approuva paisiblement; nul regard ne pénétra dans son âme. Sa mère vint lui dire:

« Je m'étonne que nous n'ayions pas eu de lettre de faire-part.

— On oublie toujours quelqu'un.

— Mais il n'aurait pas dû t'oublier, dit Paule, avec un malicieux regard.

— Pourquoi non? répondit Jacqueline d'une voix calme, tout s'oublie, excepté ce qu'on ne peut oublier, son frère, sa sœur, sa mère.

— A la bonne heure! je fais des vœux pour M. Saultoys; il était fort aimable. »

Quand elle fut partie, Madame de la Tourneuve dit à son tour:

« Tu n'en as pas voulu, ma pauvre Jacqueline!

— Non, maman.

— Tu ne veux pas te marier?

— Je suis mariée avec vous, maman. »

Sa mère entrevit le dévouement de ce cœur filial; elle soupira et baisa le beau front de Jacqueline, incliné vers elle:

« Que ferais-je sans toi! » dit-elle.

Jacqueline retourna à son travail, rassérénée et consolée; elle se sentait à la fois en paix et en verve, mais au lieu d'écrire en prose, elle écrivit en vers quelques strophes: *Louange à Dieu!*

On le sait: c'est d'un vase brisé que découlèrent les parfums de Madeleine, le parfum s'échappa, il embauma l'âme de Jacqueline et il en guérit les plaies; elle se releva plus forte plus vivante qu'avant cette épreuve.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SOUFFLÉ A LA FÉCULE DE POMMES DE TERRE

Deux verres de lait, quatre jaunes d'œufs et quatre blancs, deux cuillerées de fécule de pomme de terre. Vous faites bouillir votre lait et le sucrez fort, mettez une cuillerée à bouche de fleur d'orange. Versez votre lait bouillant sur

votre fécule, remettez ensuite sur le feu; lorsque votre mélange est bien cuit, vous le retirez du feu, vous y ajoutez vos jaunes d'œufs et laissez refroidir. Au moment de faire cuire votre soufflé sous le four de campagne, vous ajoutez vos quatre blancs d'œufs battus en neige. Une demi-heure suffit pour le cuir. Servir très chaud.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Italiens. — La *Rédemption*, de Ch. Gounod, au Trocadéro. — Une étoile à l'horizon.



DE projets, mon Dieu! de tous côtés dans le monde des théâtres lyriques! Mais fort peu de réalisations, en somme. Qui pourra dire depuis combien de mois pendent à l'hameçon de M. Vaucor-

beil, et la *Sapho* de Gounod et le *Tabarin* de M. Pessard? Au moins, on peut être assuré que la première de ces proies offrira une pâture saine, abondante et délicate aux goulons affamés qui s'agitent autour de la ligne directoriale. Mais la seconde, ne sera-ce pas la souris légendaire tirée des flancs de la montagne traditionnelle qui frétille au bout de l'hameçon?

Quoiqu'il en puisse être, *Sapho*, cette lesbienne qui illustra sa patrie par ses œuvres poétiques, vient d'ajouter une illustration de plus à la nôtre, dans la personne de notre grand maître français, Ch. Gounod. Ce ne sera que le mois prochain que nous en pourrons donner l'analyse. Des œuvres de cette importance ne sauraient être jugées légèrement et après une seule audition. Ce que nous pouvons affirmer dès aujourd'hui, c'est que le compositeur en plongeant profondément son scalpel dans les flancs de sa partition, lui a infusé un sang jeune et vigoureux qui lui assure une longue et glorieuse existence.

Tout n'est pas dit sur l'Opéra. Les projets pour 1885 sont déjà en l'air et d'autant plus facilement, qu'il s'en trouve un qui possède de véritables ailes. Il s'agit d'un ballet, dont le poème écrit par M. Régnier fils, est tiré de cette ravissante fable de La Fontaine, rééditée par la grande Rachel : *Les deux Pigeons*. Nous dirons l'an prochain, s'il plaît à Dieu, si les gentils ramiers se trouvent sur la scène — ou dans la salle. — L'*Egmont*, de Goethe, sujet dramatique, s'il en fut, ne peut manquer de sortir du cerveau de M. Salvayre, armé de toutes pièces pour un succès durable.

A l'Opéra-Comique, autre avalanche de projets, dont plusieurs n'ont pour objectif que

des reprises. Cependant on a lu dernièrement trois levers de rideau dont nous donnons seulement les titres : 1° *Le Baiser*; 2° *L'Amour à l'Enclume*; 3° *Partie Carrée*. Hum! voilà qui sent son opérette d'une lieue. En attendant ces actes qui ne peuvent guère être servis qu'en guise de *réjouissance*, mademoiselle Van Zandt a fait sa rentrée dans la *Mignon* de Gounod. Voilà qui est bien. De plus on répète le *Joli Gille* de M. Poise. Mais ce qui est moins bien, c'est le point noir Wagnérien qui reste suspendu sur nos têtes. On prête à M. Carvalho l'idée quelque peu saugrenue de monter *Lohengrin*. Se peut-il vraiment que cet habile directeur soit réduit à une telle pénurie de chefs-d'œuvre? Wagner à l'Opéra-Comique! Attendons pour nous insurger contre ce crime de lèse-mélodie et cet attentat à nos oreilles, que ce bruit ait pris plus de consistance.

Aux Italiens, on ne dépense pas trop en projets, mais il y a de substantielles réalités.

Sans nous occuper de la question financière qui s'agite derrière le rideau, nous avons à constater le succès toujours colossal du ténor Gayarre qui dans le *Rigoletto*, de Verdi, fait un duc de Mantoue superbe. L'habile chanteur-directeur Maurel dans le rôle du fou, se montre acteur de premier ordre, et chante comme un italien de race. Aussi la *pauvre vieille musique* de Bellini, Donizetti et Verdi, quoiqu'on en dise fait de l'argent et attire l'élite des auditeurs parisiens, dès qu'elle trouve des interprètes connaissant la *manière de s'en servir*. La belle voix de Gayarre est certes faite pour justifier le succès, mais son style et sa merveilleuse diction y sont pour une part au moins égale.

Les infortunes de l'Opéra-Populaire nous inspirent plus de mélancolie que de gaieté. De tout temps, un troisième théâtre lyrique a été créé et mis en œuvre dans le but de produire des débutants, des délaissés, des malchanceux. M. de Lagrené a eu le tort d'avoir trop de cœur. Il a vu un pauvre auteur qui depuis 1861, dit-on, abreuvé de promesses et las d'avoir promené sa partition, sans avoir pu obtenir autre chose que des paroles à l'eau de rose, l'avait reléguée dans les profondeurs de ses casiers. A la première nouvelle d'une troisième scène lyrique, M. Anthioma a senti se réveiller ses espérances. Il expose au nouveau directeur ses tribulations

passées et, M. de Lagrené, plus séduit par ce rôle de Providence d'un auteur malheureux, que par ceux du *Roman d'un Jour*, soyez-en sûrs, lit, monte et joue la pièce.

Il se disait, — tout en reconnaissant que l'ouvrage avait un petit goût de moi : — « Je dois jouer des auteurs inconnus, pour les faire connaître, en voici un dont personne ne soupçonne l'existence. » C'est une mauvaise opération. Le troisième théâtre lyrique en a été bien malade et pour s'en relever, il aurait besoin d'une médication vigoureuse. La lui administrera-t-on ? Nous craignons encore des complications. Si le public s'attend à trouver au Populaire, des Faure, des Gayarre, des Patti ou des Krauss, il faut y renoncer ou en rabattre. D'un autre côté, si les compositeurs veulent tous débiter à l'Opéra ou aux Italiens, parce qu'ils ne trouvent pas les premiers et derniers sujets de M. Lagrené à la hauteur de leurs chefs d'œuvre, c'est un théâtre mort-né. Cela n'arrive-t-il pas en ce moment, du moins on le dit, avec l'*Étienne Marcel* de M. Saint-Saëns ? L'auteur ne trouve donc pas que la troupe Lagrené vaille même celle du grand-théâtre de Lyon ? Cela nous semble invraisemblable.

Le *Roman d'un Jour* a vécu ce que son titre promettait. Mais tout en regrettant les conséquences funestes de cette tentative avortée, ne faut-il pas jeter quelques fleurs sur cette tombe si prématurément ouverte... et refermée. Ne faut-il pas songer un instant à ce pauvre artiste, qui de son labeur opiniâtre, de ses veillées brûlantes, espérait voir sortir un jour le pain de la famille. Que d'espoirs étaient contenus entre les feuillets du *Roman d'un Jour*, et que d'illusions détruites en un soir ! C'est le sort d'un grand nombre de musiciens, qui, pour n'avoir pu se produire à leur heure, livrés à eux-mêmes, sans moyens de se mettre en lumière, après avoir tenté de stériles exhibitions devant quelques amis, se retirent de la lutte, dévorés de soucis et d'amertumes.

Heureusement pour l'Opéra-Populaire, il a pris une revanche et c'est encore à la musique Italienne qu'il la doit. Le chef-d'œuvre de Donizetti, cette mélodieuse *Lucie*, est venu fort à propos relever les courages abattus, et ramener par ses divins chants le succès à la place de la défaite.

Le grand événement musical du mois, est sans contredit la révélation du chef-d'œuvre de Gounod au public parisien. Il a fallu près de deux ans pour que le maître français pût réunir les éléments nécessaires à une mise au point telle qu'il la rêvait. La *Rédemption* a été magistralement exécutée au Trocadéro, et là, comme à Birmingham et à Bruxelles, le public a hautement manifesté son admiration pour cette composition d'ordre tout à fait supérieur.

C'est sous le ciel profond et pur de l'Italie,

cette patrie du beau dans l'art comme dans la nature, à Rome même, en face des merveilles de la sculpture et de la peinture sacrées, que M. Gounod eut la pensée d'écrire son oratorio.

Après en avoir fixé le plan et tracé un certain nombre de pages, il laissa dormir ou plutôt couvrir l'inspiration, et ne termina cette création que vers l'époque où elle fut exécutée en Angleterre, août 1882.

Le poème, tout entier de la plume du musicien, est divisé en trois parties précédées d'un prologue. Ce prologue donne tout d'abord une idée immense des scènes qui vont se développer. La création sort des ombres du chaos ; l'homme naît, puis tombe écrasé sous le poids de sa faute. Mais une voix s'est élevée, l'aurore d'une Rédemption luit à ses yeux. Confiant dans cette divine promesse, il jette un regard d'espérance et de regret à ce Paradis perdu, et s'en va marcher sur la terre, jusqu'à l'heure où l'Homme-Dieu doit y venir pour lui rendre, par son supplice, l'immortalité promise.

La Passion et la mort du Christ occupent la première partie ; puis sa Résurrection et son Ascension la seconde.

La troisième est remplie par l'Action des Apôtres, évangélisant les peuples et portant la parole divine d'un bout du monde à l'autre.

Quel poème immense ! et comme Gounod était bien le poète, le musicien, l'homme en un mot, dont le mystique génie pouvait se mesurer avec un pareil sujet.

Dès l'introduction on est saisi par le caractère religieux de cette belle musique. Le mélange des voix majestueuses de l'orgue à celles de l'orchestre, fait rêver des concerts célestes décrits par saint Paul.

Dans le prologue est une phrase d'une douceur adorable, qui se retrouvera souvent sous des formes heureusement variées : c'est elle qui caractérise le Rédempteur dans le cours de l'ouvrage.

La première partie renferme une *Marche*, en la mineur, un chef-d'œuvre, quelque chose d'inexprimable ; précédée par la condamnation de Jésus, page sombre et douloureuse, l'orchestre seul en dessine les premières étapes. Puis arrive le chœur des sopranos qui fait entendre ses lamentations, en accompagnant Jésus sur la route du Calvaire. La mélodie du *Rédempteur* :

O filles d'Israël ne pleurez plus sur moi.

Celle de la Vierge Marie, qu'elle chante au pied de la croix et surtout, le final de la *Marche du Calvaire*, repris par toutes les voix des chœurs formant un splendide unisson, tout cela est d'une beauté absolument idéale. Cette première partie s'achève sur le *Tremblement de terre*, où l'orchestre employant toutes ses ressources vous donne de véritables frissons.

Tout est à citer comme à admirer avec un tel

sans réserve, dans la seconde partie : le *Chœur prophétique*, un trio que chantent les saintes femmes en se rendant au sépulcre et qui finit par un ensemble, dont l'effet dramatique est d'une grande puissance. C'est par le *Chœur de l'Ascension* que se termine la seconde partie. En dehors du chœur principal, vient un *Chœur Céleste* où harpes et trompettes alternant avec l'orchestre, l'orgue et les grandes masses chorales, sont ensuite réunis dans un immense unisson que seuls accompagnent l'orgue et les trombones. Rien ne peut être comparé à la superbe étrangeté de ce morceau.

La *Mission des Apôtres* qui forme la dernière partie, est d'une facture profondément religieuse encore. Le rôle de l'orchestre y est très important. Les violoncelles chantent de divines mélodies ; puis arrive, pour terminer cette œuvre magnifique, l'*Hymne des Apôtres*, chœur final, qui est d'une beauté indescriptible.

Dans notre prochain numéro nous parlerons de l'exécution de ce chef-d'œuvre, qui restera certainement comme la plus belle production musicale de notre époque.

Sans prétendre à la célébrité de M. Flamma-

rion, nous avouons avec un petit grain de vanité que nous croyons avoir découvert une étoile.

C'est du Nord, qu'elle s'avance à pas de géant, malgré son âge rudimentaire : elle n'a que treize années d'existence. On devine que c'est au firmament musical qu'elle se lève.

Mademoiselle Juliette Folville, fille d'un avocat honorable, en même temps qu'amateur distingué de Liège, a déjà conquis une célébrité dans sa ville natale et dans d'autres encore. Dès l'âge de huit à neuf ans elle obtenait d'incroyables succès, qui n'ont fait que s'accroître dans les nombreux concerts de charité, auxquels M. Folville était sans cesse sollicité de la produire, pour en augmenter les recettes. Solfégiste de première force, pianiste et violoniste d'une renversante précocité, cette enfant, musicienne de naissance, lit, transpose, écrit la musique avec la même facilité.

Nous avons pu nous procurer deux recueils de mélodies de sa composition dont nous parlerons prochainement à nos lectrices. Il est tout à fait curieux en même temps que rare, de rencontrer une aussi merveilleuse intelligence musicale.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



EST-CE que je rêve, petite tante, et y aurait-il une heure où la vision s'évanouira ? »

Voilà ce que je me demande depuis un mois, ce que l'avenir seul peut me dire, ce à quoi pourtant Paul essaie de répondre par les plus chaudes protestations, et je me laisse bercer par ces douces assurances, heureuse de les tenir de sa bouche.

Notre ménage a eu des débuts orageux, non pas que les querelles aient assaisonné nos premiers épanchements ; mais la Compagnie P. L. M. nous a causé beaucoup de tracas ; juge : ma grande malle égarée !

Du reste, voici en trois lignes le récit de notre voyage par voie ferrée :

Première station : je perds mon ombrelle.

Deuxième station : je perds mon bagage.

Troisième station : je perds mon mari.

Hélas oui, chère ; mon pauvre Paul s'est égaré et j'ai dû le réclamer piteusement à un chef de gare :

« Monsieur, je suis séparée d'avec mon mari, je voudrais bien savoir où le retrouver. »

L'agent a souri, ce qui a augmenté mon émoi.

« Comment est-il votre mari, madame ? »

— Il est très bien, monsieur.

— Ce n'est pas ça que je vous demande, son signalement ?

— Il se nomme Paul, il est subs... Ah monsieur, pardon, je l'aperçois là-bas sur l'autre quai. »

Et nous voilà réunis.

Sais-tu ce que m'a dit le cher époux, quand je lui ai raconté mes tranches et mes démarches.

« Vous avez fait une école, ma petite Yvonne ; il faut d'abord tâcher de ne pas perdre votre mari, mais si vous le perdez, il faut surtout tâcher de le retrouver seule. »

Nous sommes arrivés à Marseille par un temps radieux ; la ville était en fête, semblait-il, tant il y avait de joie et de vie répandues tout autour de nous. J'ai demandé pourquoi ce déploiement de joyeuse coquetterie à mon cher compagnon, qui m'a répondu que c'était pour me recevoir. Je veux le croire et rendre mille actions de grâces à la ville pimpante qui me montre avec tant d'éclat le long des allées ombrageuses de son Cours, des bouquetières perchées sur leurs peti-

tes pagodes fleuries et aussi fraîches que leur marchandise parfumée; à l'entrée de *Longchamp* des nappes d'eau tumultueuses ruisselant sur la croupe verdie d'un attelage fantastique et s'épandant sur un escalier de marbre en flots écumeux. « De l'eau douce à Marseille ! » disent les vieux marins avec dépit... On ne peut pourtant pas arroser des bégonias avec l'onde amère !

Et la *Corniche* ! le matin par un beau temps, cette immensité bleue, veinée d'argent, ces rochers de la côte rougissant aux caresses du soleil ; cet air vif imprégné de senteurs marines ! Les petits chevaux de la Camargue nous emportent à une allure enragée, eux aussi sont contents d'aspirer le grand air, heureux de nous montrer leur beau pays.

Nous voici à la *Reserve*, chez le fameux Roubillon :

Vite une bouille-abaisse, des huîtres, des croquettes d'écrevisses, des cailles et de la tisane.

« De la tisane ! » répète étonné, à la table voisine, un couple espagnol qui se consulte tout bas pour savoir si nous sommes malades de l'estomac ou de la tête, et qui attend l'événement afin de se former une idée exacte de la situation.

Le lendemain matin, nous mettions le pied sur un paquebot en partance pour Alger.

C'est le revers de ma médaille que ce voyage sur mer. Je me croyais très brave contre les exigences du tangage, et j'avais pris un air tout à fait maritime en arrivant à bord. Malheureusement, une odeur de goudron et d'huile rance sur laquelle je n'avais pas compté, m'impressionna très désagréablement ; je m'assis troublée sur le pont, et il me parut que la vie se décolorait graduellement à mes yeux.

Paul qui se promenait le long de la dunette me demandait à chaque tour en passant devant moi :

« Est-ce que vous êtes souffrante ? »

— Oh non, merci. »

Pour rien au monde je n'eusse voulu avouer mes angoisses.

Le paquebot avait levé ses ancres et s'éloignait rapidement de terre, nous étions entre le ciel et l'eau. Mais pour moi, je ne pouvais plus distinguer si la mer était bleue, le soleil d'or, les voiles blanches, le jour éclatant. Il me paraissait que le monde revenu aux premières heures du chaos, cherchait en vain à se débrouiller sous l'œil de Dieu ; les nuages oscillaient à mes pieds, les flots grondaient sur ma tête, le navire s'abîmait dans le néant. Paul avait disparu dans cette tourmente, le passé n'était plus, l'avenir ne serait jamais ; et ne pouvant lutter davantage, je m'abandonnais à la fatalité qui avait voulu cette heure.

« Vous êtes tout à fait malade, ma pauvre chère, murmura une voix très douce à mon oreille, donnez-moi le bras et tâchons de gagner votre cabine, il faut vous coucher. »

Je m'appuyai machinalement au bras de mon mari, je fis quelques pas inconscients, tandis que les éléments achevaient leur ronde fantastique, et je m'abimai à mon tour dans les flancs du monstre.

Passons sur les douze heures de souffrances et d'humiliation qui suivirent ; il est neuf heures du matin, la mer n'a pas une ride, nous glissons sur les flots sans la moindre secousse. J'ouvre un œil, puis deux, je remue la tête, les bras ; il n'y a rien eu de cassé dans la bagarre. Me voici levée, parée, et au bras de l'invincible Paul, je fais une rentrée triomphale sur le pont.

Ah que la brise est pure, légère et enivrante ! Nous fendons la vague avec la vitesse de l'oiseau, laissant un sillage lumineux derrière nous ; et dans ce sillage, une troupe de marsoins bondit, prend ses ébats, nous montre des écailles d'argent aux reflets bleuâtres, des nageoires d'or et des bouches incommensurables ; leur agilité est extrême et leur persistance au-dessus de tout éloge.

Que c'est beau, l'immensité ! Le regard se perd dans ces horizons mouvants faits d'un azur sans tâche. Paul me parle doucement du bonheur de comprendre ces belles choses à deux ; nous sommes émus l'un et l'autre, et bientôt les paroles nous manquent. Oui, c'est bien là le bonheur rêvé, deux âmes n'en faisant qu'une ; toutes choses partagées : mêmes pensées, mêmes aspirations ; un maître aimé, admiré, digne de toute confiance ; une compagne dévouée, obéissante, tendre ; et pour veiller sur notre fragilité, le Dieu bon qui nous a donné l'un à l'autre.

Mais le terme du voyage approche ; j'aperçois des îlots verts ça et là ; plus loin, un minaret : voici la terre Africaine. Salut, pays nouveau qui va me donner asile ; blanche cité, notre nid pour une heure ; palais mauresques, jardins mystérieux, ruelles sombres, places irrégulières, palmiers géants, salut, nous arrivons.

Rien n'est amusant comme le débarquement ; de petites barques s'attachent aux flancs du navire pour recevoir les bagages et les voyageurs ; on se bat à coups d'avirons et de gros mots dans un idiome qui se compose de toutes les langues connues, y compris la langue verte ; de jeunes *Yaouleh*s (portefaix arabes) envahissent les cordages et grimpent comme des chats jusque sur le pont ; ils crient, gesticulent, volent, pleurent, menacent, reçoivent des coups de pieds, rendent des invectives, c'est le temple de la discorde avec ses colères et ses jalousies.

Et durant ce temps, les chevaux embarqués avec nous sont descendus sur des chalands par des cordes, comme des pantins. Pauvres bêtes ! ont-ils l'air navré au bout de leurs ficelles : leurs jambes pendent, leurs queues pendent, leurs têtes pendent ; ils me font pitié, d'autant qu'on m'assure qu'ils ont eu le mal de mer : un mal de mer concentré, plus horrible encore que le nôtre !

Nous sommes peu restés à l'hôtel et nous avons vite pris possession de notre villa sur la hauteur, en dehors de la ville.

J'ai suivi ton conseil, cherché à surprendre les secrets désirs de Paul et découvert que l'idéal du voyage de noces pour ce magistrat correct, c'était, au pays du soleil, un coin ignoré de tous où il pourrait vivre quelques semaines avec la petite Yvonne dans un oubli total du monde entier. Cette découverte n'est vraiment pas trop désagréable quand on se trouve être la dite Yvonne, et ton procédé a du bon, bien certainement.

Pourtant, ne crois pas que nous tournions au monotone; nous avons visité les environs en voiture, à cheval, et même en chemin de fer pour aller jusqu'à Blidah.

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger
Le pays des fruits d'or et des roses merveilles?

Oui, puisque tu m'en as souvent parlé, alors passons à autre chose.

Le *Jardin d'Essais* à toutes mes sympathies; il y a une certaine avenue de palmiers et de lataniers que je ne puis me lasser de parcourir; pour moi c'est la féerie dans le monde réel; sous ces arbres étranges on se prend à changer de personnalité, on se croit sur une autre planète, l'air n'est plus celui que nous respirons ailleurs, le bruit du feuillage a d'autres murmures, le sol change de nature, les fleurs de parfum; tout est neuf, tout est intense et saisissant, c'est le Paradis perdu et retrouvé. Qui est-ce qui a parlé du Gehon, du Tigre et de l'Euphrate? — Erreur des Septante! l'Eden est ici.

..... J'ai visité un intérieur arabe et vu des femmes autrement qu'entortillées dans un drap de lit avec des bandages de pansement aux jambes, car ces houris ne sont pas autrement costumées dans la rue.

Un festin chez Mohammed-ben-S. a comblé le désir que j'en avais; j'ai mangé là dix-huit plats de mouton sans m'en apercevoir, tant les combinaisons étaient savantes et poivrées: mouton, sauce abricots, garniture de piments, d'aman-des et de raisins secs; mouton en boulettes, coulis inconnu; mouton en émincés avec cœurs d'artichauts, etc.; enfin mouton entier, rôti en plein air et bourré à l'intérieur de plantes aromatiques. Le grand ton veut qu'on dépèce l'animal avec ses doigts. Le maître de la maison offre à celui de ses invités qu'il veut honorer, d'enlever le premier lambeau de chair, et si ce dernier a la moindre notion des usages délicats, il fourre dans la bouche de son hôte le morceau détaché avec les ongles. Naturellement, ce fut à moi qu'échut cet honneur. Je m'exécutai bravement quant à la première partie du programme, pour la seconde, Mohammed qui a passé un mois à Paris, qui connaît la tisane beaucoup

mieux que les hidalgos de la Réserve, et sait que les parisiennes n'ont pas l'habitude d'embocquer leurs voisins de table, a reçu entre le pouce et l'index la lanière de viande que lui offraient le pouce et l'index; puis il m'a fait apporter un bassin d'eau de jasmin où j'ai purifié mes mains de tous parfums de saint.

Après le dîner, on me conduisit dans l'intérieur de la maison où les femmes m'attendaient, tandis que ces messieurs fumaient sous les galeries.

J'avais fait la veille un pari avec notre introducteur dans cette maison :

« La première femme de Mohammed a été d'une grande beauté, mais elle est plus âgée que son mari, elle a su conquérir une grande autorité dans le ménage; elle est orgueilleuse à l'excès et s'arrangera, soyez en sûre, de façon à ne pas se lever pour vous recevoir, » me dit notre aimable guide en me renseignant sur les usages à suivre pendant ma visite.

« Je parie que je la fais lever.

— Je parie que non.

— Une discrétion?

— C'est convenu. »

J'entre donc, toutes les femmes se lèvent, m'entraînent, me font dix saluts pour un, en m'entraînant vers le fond un peu obscur de la pièce, où une femme plus belle, plus richement vêtue, plus raide dans toutes ses durures que les autres, restait imperturbablement assise. Elle incline la tête et me fait dire par un de ses fils, car elle ne daigne pas parler le français :

« Je prie madame de m'excuser, j'ai un enfant endormi sur les genoux qui m'empêche de me lever. »

Et moi, avec une grande dignité.

« Je trouve tout naturel que *Lellah* reste assise; dans mon pays, les femmes âgées ne se lèvent pas pour recevoir les jeunes. »

Coup de théâtre! Sans attendre la traduction, *Lellah Fatmah* qui n'entend pas user des prérogatives de l'âge mûr, laisse glisser l'enfant par terre et se trouve debout, plus rouge que le fard dont elle est enduite.

Le pari était gagné; ne voulant pas abuser de ma victoire, je me baissai vers l'enfant tout étonné du brusque dénouement de la comédie; c'était un vrai chérubin de trois ans que j'em brassai de tout mon cœur, en disant à la mère subitement radoucie. « Ah si je pouvais en avoir un aussi beau! » Et la paix fut signée sur les joues fraîches du bambin.

..... Les pages s'entassent, le temps s'écoule, pour aujourd'hui en voilà bien assez. Toutes mes tendresses jusqu'au prochain numéro.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

HOMONYMES

Les gamins s'en moquaient en lui faisant la ni-
Mais les gens sérieux le saluaient fort bas. [que
Il aimait le mot propre et le.... technique,
S'habillait de futaine et portait un cabas!
Aussi loin qu'on fouillât dans la mythologie,
Qu'on parlât du dieu Pan, de.... ou de Janus,
Il savait l'origine et l'étymologie!
C'était le plus ferré de nos savants en us :
Il découvrit, un jour, en pays misérable
Des..... obstrués remontant à César;
Et l'on vit, aussitôt, sous sa main secourable,
L'or, avec la santé, jaillir comme au hasard.
Pourtant, insoucieux de sa propre existence,
Il vivait pauvre, seul, et n'avait pas souvent,
Hélas ! de quoi payer son.... à l'échéance.
Qu'importe! il eût campé, le grand homme, en
plein vent!
Quand parut à ses yeux l'oméga de la vie,
Qu'il entrevit le..... et qu'il toucha le but,
Du vin de ses sueurs la coupe était remplie.
Trop tard pour y goûter! les survivants l'ont bu.

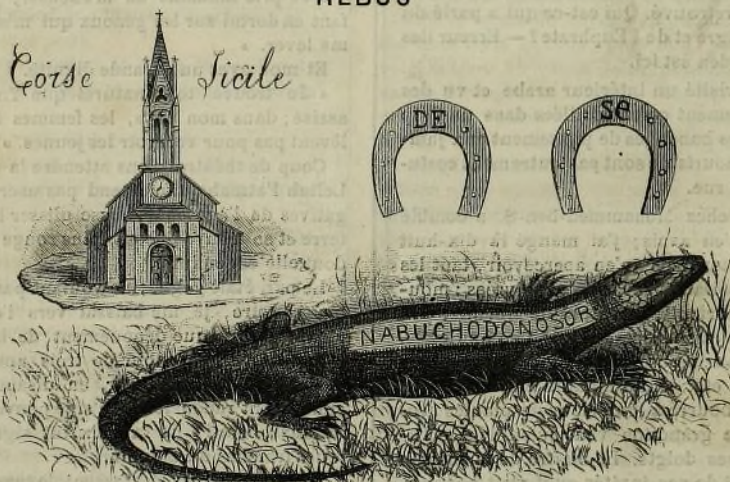
MOTS EN TRIANGLE

L'Ange, en se prosternant, lui dit : « Je vous
salue! »
L'incertain! Un prophète y laisserait son nom.
Un simple outil rustique, un manche de charrue.
C'est un mot étranger, le contraire de non.
Sourdement il sonne
N'éveillant personne.

PROVERBE

A son réveil, Toto, voit une horrible chose :
Sur sa table est pour lui, le bol de bon lait frais;
Et Mouff, son gros chat noir, trempe sa lèvre
Dans le breuvage épais! [rose
D'une juste fureur ne pouvant se défendre,
Au friand animal Toto lance un bon coup!
Bon?... sur le sens du mot il faudrait nous en-
En discutant beaucoup... [tendre
Toujours est-il que Mouff, après pareille aubaine,
Ne put chasser le rat de toute la semaine!

RÉBUS



Mot de l'Énigme d'Avril : *Ortie*.

Proverbe du numéro d'Avril : *Quand les chats n'y sont pas les souris dansent.*

Explication du Rébus : *Chaque âge a ses peines et ses tourments.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY